VOLUME VI. WINNIPEG, MANITOBA, MERCREDI, 23 OCTOBRE 1918 NUMERO 24

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:

Canada et Etats-Unis - - - - - $1.50

Union Postale - - - - - - - $2.00

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la WEST CANADA PUB. CO. LTD. 619 Ave McDermot Téléphones Garry 4264-4265

DIEU

Jeudi, le 17 octobre.

Dans nos temples, vidés par arrêt du Conseil d'hygiène, alors que les grands magasins continuent d'être fréquentés, les prêtres, qui célèbrent seuls le saint sacrifice de la messe, commençaient celui de dimanche dernier par les solennelles paroles qui suivent:

> Seigneur, toutes choses sont soumises à votre volonté, et il n'est personne qui puisse y résister; car vous avez fait toutes choses, le ciel et la terre, et tout ce qui est sous le ciel: vous êtes le Seigneur de toutes choses.
>
> Heureux ceux qui restent sans taches dans le chemin, ceux qui marchent dans la loi du Seigneur.

Et après ces solennelles paroles de l'Introït, le prêtre priant avec le peuple absent de l'église, mais présent à sa pensée, a dit:

> Prions: Seigneur, nous vous en supplions, gardez votre famille par l'effet d'une bonté continue, afin que sous votre protection elle soit garantie de toute adversité et confesse votre nom dans les bonnes oeuvres. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Et parce que tout est soumis à la puissance divine, la Sainte Eglise fait l'invocation suivante:

> De la famine, de la peste et de la guerre, délivrez-nous Seigneur!

L'aube du jour qui verra la paix revenir sur la terre en proie aux horreurs de la guerre semble poindre à l'horizon. Déjà un soupir de soulagement sort de toutes les poitrines, mais voilà que de nouvelles raisons de craindre envahissent les âmes. A la guerre la peste succèderait-elle? Le monde est-il si coupable pour n'avoir pas suffisamment expié par l'affreuse guerre qui sévit depuis bientôt cinq ans? C'est possible, car en définitive la souffrance ne vaut que dans la mesure où elle est acceptée en esprit d'expiation et que la contrition, qui est le broiement de l'âme, précède les souffrances corporelles. Les nations ne semblent pas encore avoir élevé les yeux vers Dieu pour tout de bon, et Dieu est le Maître. Du plus profond de nos âmes repentantes, poussons vers Dieu le cri de détresse: "De la famine, de la peste et de la guerre délivrez-nous, Seigneur!"

Que les nations cessent leur guerre contre le Christ et contre sa doctrine; que le scandale suprême que les gouvernements donnent à l'enfance en la privant de la connaissance du surnaturel dans les sentines d'infidélité qu'on appelle les écoles publiques cesse également; que la poursuite de tous les plaisirs des sens devienne moins provocatrice; que les nations, après un sérieux examen de conscience, réforment leur vie de manière à pouvoir répéter avec l'Eglise, avec espoir d'être entendues:

> Nous vous en supplions, gardez votre famille par l'effet d'une bonté continue, afin que sous votre protection elle soit garantie de toute adversité.

Observons les mesures d'élémentaire prudence sous le rapport de l'hygiène, observons même avec fidélité celles qui nous paraîtraient exagérées et hors de proportion avec l'état actuel des choses, mais ne perdons pas de vue qu'il importe également, et bien plus, de voir à la bonne hygiène des âmes; sachons de nos demeures,—puisque les temples de Dieu sont fermés,—dans une ardente prière, élever nos âmes vers le Seigneur, lui offrir le sacrifice de passions courbées sous la loi de Dieu, en étant bien convaincus que toutes les mesures humaines n'aboutiront à rien, si Dieu veut nous atteindre. Il est patient, mais Il est tout-puissant, Il sait attendre au point de devenir un objet de moquerie aux méchants, mais, quand son bras s'appesantit sur les nations, il est parfois bien lourd. Les nations infidèles achèvent-elles de boire au calice d'amertume, ou ont-elles encore à prendre le plus amer de la potion? C'est le secret de Dieu!!

"Vous êtes tout-puissant, ô Dieu, et personne ne peut résister à votre volonté."

Aux âges de foi, en pareilles circonstances, on avait recours à la prière, au jeûne, aux mortifications, à la pénitence publique, à tout ce qui était de nature à mâter les désirs déréglés de la chair, et surtout à la contrition des fautes commises et au ferme propos de s'amender, et Dieu se laissait toucher par le repentir.

Aujourd'hui, l'on fouette ignominieusement ceux qui attentent à la pudeur des enfants, et l'on honore de la confiance publique les malfaiteurs, bien autrement coupables, qui attentent à l'intégrité de l'âme des enfants en les privant par système, et d'une manière froidement voulue, de toute notion du surnaturel. Nous le répétons, c'est un crime qui crie vengeance au ciel, et ce qui rend la chose plus redoutable, c'est que ce crime est commis par les représentants officiels du peuple qui les a élus.

Aujourd'hui s'affiche dans les modes une immoralité dont rougiraient des païens ayant le respect de la pudeur, le plus bel ornement de la femme. Les théâtres et les salles de vues animées doivent être fermés par décrets officiels pour ne pas regorger de spectateurs avides de sensations que l'on veut toujours de plus en plus discutables; en un mot, la licence se donne libre cours, et, si on fait un pas pour l'endiguer, c'est uniquement par souci des épidémies corporelles. L'âme et sa destinée éternelle, ça n'existe pas. Du moins, on le croirait, à en juger par les actes extérieurs. Pourtant Dieu est le maître!

Empruntons les paroles de Notre-Seigneur crucifié, — il nous a fait ses frères d'adoption, — et disons à Dieu notre Père: —

"Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font."

Que ceux qui ont le bonheur d'avoir la foi fassent acte de charité envers leurs frères aveugles en menant une vie exemplaire qui attirera sur le monde la miséricorde de Dieu. N'a-t-il pas promis le salut à Ninive coupable, si seulement on trouvait dix justes en son sein?

DE L'IDEAL ET DU PRATIQUE

Nous félicitons notre confrère le **Patriote de l'Ouest** de son intelligente et pratique initiative pour augmenter sa circulation, et par là son influence et son efficacité. Né pour promouvoir les intérêts du groupe français de la Saskatchewan, ce qui tournera à son avantage fera aussi l'affaire du groupe tout entier. Est-il nécessaire d'ajouter que nous lui souhaitons de tout coeur plein succès.

Pour l'information de nos lecteurs, voici un extrait de la page de propagande du **Patriote**:

"Voyez, par exemple, l'effet prodigieux de propagande pour la "colonisation que produira votre action. Vous nous envoyez l'abon-"nement de quatre de vos parents ou amis de la province de Québec, "et des centaines de nos lecteurs en même temps font de même, et "voilà des milliers de nos compatriotes qui prennent contact avec "l'Ouest. Le journal les renseigne toute une année sur les avan-"tagés de l'Ouest, et certainement qu'un bon nombre se décideront "à venir. Ce sera autant de gagné ici pour fortifier notre influence "et grossir nos rangs."

A cette fin il offre cinq abonnements de propagande pour cinq piastres. Nous lui souhaitons de ne pas frapper une couche trop épaisse d'apathie et de trouver un nombre assez restreint de ceux qui comptent sur le voisin pour promouvoir toutes les entreprises qui sortent du cercle assez étroit, pour user d'une expression adoucie, de leurs affaires personnelles.

"La cause du patriotisme et du réveil national devra disposer "d'assez de constance et d'assez de force our écraser toutes les résis-"tances de l'apathie et de l'intérêt. Pour nous résoudre à cet effort "il suffirait de nous rappeler quelques-unes de nos responsabilités", écrivait M. l'abbé Groulx, dans un article intitulé "Notre Histoire", dans l'**Action Française d'août 1918**. On sent là l'homme qui a touché aux dures réalités du patriotisme pratique et agissant.

Les résistances de l'apathie et de l'intérêt; c'est si bien dit; et avec combien de vérité, ceux-là peuvent en rendre témoignage qui ont tenté l'aventure.

Le **Patriote** va donc d'abord rencontrer, sur le chemin de son intelligente initiative, l'apathie, — l'ennemi le plus redoutable du patriotisme canadien-français, — puis l'intérêt.

Il demande le sacrifice de cinq piastres, voilà la dose de l'intérêt; puis l'action personnelle, se mettre en peine de chercher quatre adresses de personnes susceptibles de venir grossir le groupe français de la Saskatchewan. C'est peu de chose, direz-vous! Pour dame apathie, c'est un effort considérable, car, voyez-vous, madame est partisanne du doux "ne rien faire"; et, si vous insistez, elle vous répondra assez sèchement que cela n'est pas de son affaire et qu'elle se mêle de ses affaires, elle!!

Pour employer la phrase de M. l'abbé Groulx, nous souhaitons que "la cause du patriotisme et du réveil national (en Saskatchewan) dispose d'assez de constance et d'assez de force pour écraser toutes les résistances de l'apathie et de l'intérêt".

La **Patriote** semble demander peu, et, en effet, c'est peu pour qui se rend compte de ce que le vrai patriotisme exige de tous ceux qui vivent à l'ouest du lac Supérieur. Nous souhaitons que le gros des abonnés du **Patriote** ne comptent pas sur leurs voisins pour faire cette oeuvre patriotique, invoquant, pour calmer la conscience et entretenir l'apathie, le principe très faux et destructeur de tout travail patriotique sérieux, à savoir:

"Un de plus ou un de moins à l'oeuvre n'a guère d'influence sur "la résultante totale."

En arithmétique, quand on additionne des "zéros", la résultante est invariablement "zéro"; le principe plus haut énoncé produit toujours "zéro"; la preuve n'est pas à faire.

Les nôtres de la Saskatchewan tiendront à prouver qu'ils sont trop hommes d'affaires pour prendre ce principe comme leur règle de conduite, et qu'au lieu de "zéros", ils sauront aligner des unités bien vivantes et bien agissantes qui se comporteront comme si le succès total dépendait du travail exclusif de chacune d'elles.

La résultante du travail de ces unités convergeant vers le même point, c'est plus que l'espérance, c'est la vie, et la vie plus intense sur un point quelconque de l'Ouest est un gain très réel pour tous les autres points.

L'abbé Groulx finit sa phrase par les paroles suivantes: "Pour "nous résoudre à cet effort il suffirait de nous rappeler quelques-unes "de nos responsabilités."

La principale de nos responsabilités, c'est d'entretenir la vie française dans tout l'Ouest Canadien. Nous n'avons plus d'illusion: la lutte est pour la vie. Le génie français brille d'un très vif éclat, dans les circonstances actuelles, c'est indéniable; mais aux yeux d'une certaine classe d'hommes qui entendent bien traduire leurs pensées en pratique, c'est marchandise peu désirable partout au Canada, mais particulièrement à l'Ouest. Véritable influenza espagnole dont il faut à tout prix débarrasser le pays!

Ayons l'intelligence assez en éveil pour le comprendre, et assez de fierté nationale pour agir en conséquence.

A DROITE ET A GAUCHE

Ont-elles été victimes des révolutionnaires?

Il y a trois ou quatre semaines, on annonçait l'assassinat par les révolutionnaires russes de l'ex-impératrice de Russie et de ses filles. Déjà le tsar et son fils étaient tombés sous les coups des assassins qui dominent en Russie. On ne fut aucunement surpris d'apprendre que le même sort avait atteint l'impératrice et ses filles. Ce n'était qu'une répétition de la révolution française. Le Souverain Pontife, dont la charité embrasse tous les déshérités de ce monde, même ceux qui un jour possédèrent les honneurs de la souveraineté mais qui, aujourd'hui tombés, semblent ignorés des autres souverains, vient de prier le consul autrichien à Moscou de s'enquérir auprès des autorités révolutionnaires russes du sort de l'impératrice et de ses filles. Il lui a été répondu qu'on ignorait tout de leur résidence. Réponse assez peu rassurante.

O union!

Ce n'est qu'un mot et rien de plus. Elle n'a pas douze lunes et déjà tout craque. Il est plus que jamais question de reconstitution des anciens cadres politiques. Et voici que le **Weekly Sun**, de Toronto, annonce dans les termes suivants, peu flatteurs pour le gouvernement union, la constitution d'un parti agricole: "Le cabinet d'union tombe en miettes, et avec lui toute l'organisation unioniste. Aux élections prochaines qui ne peuvent tarder, il y aura probablement trois partis. Le parti crampon unioniste, le parti tory revisé et corrigé, le parti Laurier. Aucun moment ne fut plus favorable pour former un parti de cultivateurs. Toutefois, si cette idée se réalise, ne permettons pas que les fautes commises dans le passé se renouvellent. Si l'écume seule doit monter à la surface, écartons-la d'un souffle pour ne permettre qu'à la crême de se reposer. Ne choisissons pas un homme uniquement parce qu'il est cultivateur, mais dans chaque cas cherchons le talent et le caractère comme éléments essentiels pour de tels choix. Il faudrait ensuite rédiger un programme et dans la rédaction, quelles que soient les idées qui y seront émises ou celles qui y seront écartées, voyons à ce qu'il s'y trouve, tout d'abord les mots "Canada d'abord"."

Le **Weekly Sun** est très représentatif de la pensée ontarienne rurale. On voit donc que notre gouvernement union n'en commande pas long dans ces milieux. On ne saurait dire qu'il est beaucoup plus populaire dans les milieux ouvriers. On l'y dénonce plutôt comme le type accompli du gouvernement autocratique.

Les émeutes de Toronto.

La police de Toronto n'a pas fait tout son devoir lors des dernières émeutes. Manquant de poigne, d'énergie, elle n'a pas su mâter les émeutiers, obtenir le respect des lois et protéger la propriété privée. Tel est le verdict de la commission d'enquête qui a recueilli les témoignages des participants et des spectateurs.

Nos journaux ont à peine mentionné le fait. Si cela se fut passé dans le Québec, il ne fait aucun doute qu'on lui eût consacré une belle première page à flamboyantes manchettes rouges. Ces gens de Québec sont toujours si intéressants. Ils ont toujours de grosses poutres dans leur oeil.

C'est plutôt radical.

Depuis les premiers jours de la guerre, l'Australie a fait preuve de beaucoup de loyalisme et de patriotisme. Il est vrai qu'elle a par deux fois rejeté la conscription. Bagatelle dont il ne faut pas tenir compte. N'importe, la guerre lui coûte cher. Pas plus que le Canada, elle ne la peut faire avec des prières. Aussi y a-t-on recours à l'emprunt national. Seulement, il ne semble pas obtenir autant de succès que le nôtre. Du moins, c'est ce qu'indique un projet de loi qui vient d'être présenté à la chambre des députés. Il prie le gouvernement d'obliger tous ceux dont le salaire annuel dépasse $1,250 à souscrire au prochain emprunt. Ce serait la conscription de l'épargne quand ce ne serait celle du gain.

Un bel exemple.

Le conseil de ville de Toronto a souscrit $15,000 en faveur des huttes catholiques de soldats. Au nom de son client M Horman, Me Ferguson, — l'un de nos plus acharnés persécuteurs en Ontario, — demande au juge Meredith de déclarer ce don illégal et ultra vires.

C'est un bel exemple de tolérance et qui fait honneur à Toronto.

L'armée polonaise.

Le gouvernement anglais vient de reconnaître à la Pologne le titre d'allié autonome et de co-belligérant. C'est comme armée polonaise proprement dite et non plus comme simple contingent que combattront à l'avenir les régiments polonais qui se trouvent en France.

La Pologne renaît à la vie. Elle reprendra bientôt sa place dans le concert européen. Son long martyre de plus d'un siècle aura bientôt pris fin. Les nations doivent expier dans ce monde. Cela aura été vrai et beaucoup plus tôt qu'on ne l'escomptait des bourreaux de la Pologne. Que reste-t-il de la Russie de l'ambitieuse Catherine? Que restera-t-il bientôt des empires d'Allemagne et d'Autriche?

L'apport des Indes.

On n'a pas appris sans étonnement que les colonies françaises avaient fourni à la métropole près de trois-quarts de million d'excellentes troupes. Que les dominions anglais outremer eussent généreusement contribué en hommes et en or à l'effort militaire de la Grande-Bretagne, tous l'admettaient. Mais qu'avaient donné les Indes? Il avait bien été question de riches dons des Rajahs et de belles prouesses des Gurhkas, mais rien de plus. Dans quelle mesure l'Angleterre avait-elle tiré profit de cet immense réservoir d'hommes? Nous l'ignorions. On vient de nous le dire, et nul doute que ce sera une surprise et un étonnement pour beaucoup.

Les armées de l'Inde ont joué le premier rôle dans les victoires d'Allenby en Palestine. De plus elles ont conquis de brillants lauriers en France, en Mésopotamie, en Egypte, aux Dardanelles, à Salonique, dans l'Afrique Est et dans l'Asie Centrale. Au 31 juillet 1918, les Indes avaient donné à l'armée anglaise 1,115,189 hommes. Ceci permet d'affirmer que les colonies anglaises ont donné à la métropole plus de deux millions de soldats.

Eloge peu flatteur.

On a, lors du quatrième centenaire de la révolte de Luther contre Rome, accusé les catholiques d'excessive sévérité à l'égard du chef de la Réforme. Réformateur religieux, il n'était que juste qu'il passât au crible d'une impitoyable critique. Si les catholiques sont à bon droit sévères à l'égard de ce révolté, ils ne sont pas cependant les seuls à l'être. A Christiana, en Norvège, à l'Université, en présence du roi, des ministres, des députés et de toutes les notabilités de la capitale, tous protestants, le savant Bramdrud s'écriait, aux applaudissements de l'assemblée: "Personne ne voit plus en Luther "le grand rénovateur de la foi, le "promoteur de la Bible (elle était "vénérée et répandue longtemps "avant lui), le rénovateur de la "piété et de la sainteté primitives "(dont lui-même était loin d'être "un modèle), promoteur de la civilisation et de la culture, l'en-"nemi de la superstition, lui, le "représentant le plus rétrograde "du moyen âge et l'homme le plus "superstitieux de son époque, à "tel point qu'on doit se demander "si, en réalité, on doit voir en lui "l'initiateur de l'époque moderne "et même de l'émancipation pro-"testante."

MGR PIETRO DI MARIA

Monseigneur Pietro di Maria, récemment promu au poste de Délégué Apostolique du Canada et de Terre-Neuve, succédant à Mgr Stagni, vient d'arriver à Ottawa. Il avait quitté Rome depuis si longtemps et tardait tant à arriver qu'on n'était pas sans inquiétude sur son sort. On se demandait avec anxiété s'il n'avait pas été victime d'une des tragédies sur mer de la guerre actuelle. Il est maintenant au milieu de nous. Déjà la population française d'Ottawa a déposé à ses pieds l'hommage de son filial dévouement au Souverain Pontife et à son représentant. Officiellement, au nom de l'Association d'Education des Canadiens-français de l'Ontario, M. le sénateur Landry, l'illustre et bien-aimé président de l'Association, lui a souhaité la bienvenue sur notre sol et dit toute notre admiration et notre fidélité pour l'auguste personne du successeur de saint Pierre sur le siège de Rome, Sa Sainteté Benoît XV.

Le nouveau délégué apostolique a déjà, sur les divers théâtres où s'est déployée jusqu'ici son activité, fait preuve de qualités supérieures.

Né d'une vieille famille italienne, il fit de brillantes études classiques, théologiques et canoniques. En 1892, tout jeune prêtre encore, il devint vice-recteur du Collège de la Propagande, centre intellectuel et théologique de Rome qui voit affluer dans ses murs des étudiants de toute langue et de tout pays. Cinq ans plus tard, on lui confiait un important poste d'administration à la Congrégation de la Propagande. Ses talents, sa piété et son zèle ne tardèrent pas à attirer l'attention du Souverain Pontife. Aussi dès 1904 Pie X le nommait-il recteur du Collège Bohémien et lui confiait-il simultanément la chaire de théologie fondamentale à l'Université de la Propagande. Trois ans s'étaient à peine écoulés qu'il devenait évêque du diocèse de Catanzaro. C'était au moment des tremblements de terre de Reggio et de Messines. Le jeune évêque s'employa si activement et avec un tel zèle à réparer ces désastres qu'il devint extrêmement populaire et aimé. Sous sa direction se construisit un séminaire classique et théologique destiné aux seize diocèses de la Calabre. Toutes ses ordonnances et lettres pastorales, ainsi que ses actes, attestent avec quel hauteur de vue Mgr Pietro di Maria comprenait le ministère épiscopal. Cela explique l'universalité des regrets qui marquèrent dans les journaux catholiques d'Italie la nouvelle de sa nomination au poste de Délégué Apostolique au Canada.

Nous n'avons donc qu'à nous louer de l'heureux choix fait par Rome et à l'en remercier en entourant le Souverain Pontife et son représentant au Canada de tout notre amour et de toute notre affection.

SOUVENIRS

PAUL-EMILE LAMARCHE

> Je songe aux blés coupés qui
> ne sont plus les nôtres
> Et dont les épis mûrs font du
> pain pour les autres.
> (J. Richepin.)

C'était pendant la campagne de Drummond et Arthabaska. M. Monk m'avait invité à une assemblée contradictoire, qui devait être tenue ce soir-là à Ulverton, petite ville exclusivement anglaise et presque unanimement libérale.

L'assemblée était pour sept heures et, rendu à la salle publique, je vis bien trois orateurs anglais, triés dans la grosse artillerie libérale, mais, par des circonstances que je ne comprenais pas, M. Monk n'était pas présent, et personne n'avait eu de ses nouvelles.

Je n'étais pas rassuré: et, si mon désappointement était grand, celui plus évident de l'auditoire ne présageait rien de bon pour le solitaire représentant de l'anti-impérialisme.

D'autant plus que nos adversaires, fidèles à leur tactique de toute cette campagne, après avoir, dans les centres français, annoncé la marine Laurier "comme une préparation à l'indépendance", reprenaient ce soir-là, dans ce milieu anglo-saxon, l'hymne du loyalisme intégral et anathématisaient de toutes leurs foudres le malheureux nationaliste qui, seul dans son coin, n'en menait pas large.

Néanmoins, le dos au mur, sans retraite possible, je commençai à mon tour, dans une langue ressemblant bien vaguement à celle de Shakespeare, ma démonstration.

Les interruptions de tous genres, sarcasmes, railleries, protestations de députés ou cris d'animaux, pleuvaient drues comme grêle. Je tentai la précaution oratoire et j'en étais à dire: "Quoique je sois seul contre mes trois honorables amis..."

"**Like Daniel in the lions' den!**" pouffa une lourde voix écossaise, aux trépignements de la salle entière.

—"Oui, repris-je en ramassant mes énergies, mais Daniel possédait la vérité et il fut sauvé..."

A ce moment, la porte s'ouvrit et je reconnus, avec une joie que l'on comprendra facilement, blanche de neige, la haute silhouette de M. Monk, accompagné d'un jeune homme dont l'apparence robuste me rassura complètement. J'étais sauvé!

J'annonçai cette arrivée avec un courage tout neuf, démontrant ainsi à tous ces liseurs de bible comme le livre avait parlé en notre faveur.

Ceci mit la foule en bonne humeur et pendant le clair et magistral exposé de M. Monk, je pus examiner son compagnon, qui, durant mon discours, était venu se placer à mes côtés.

Je n'oublierai jamais cette figure loyale, si nette, ni le courage tranquille, presque amusé, que reflétaient des yeux noirs, sous un front très droit.

L'assemblée fut un triomphe pour nous, dû, non pas à notre supériorité, mais à la sincérité de nos convictions, restées les mêmes auprès des Anglais que chez nos compatriotes, et à la duplicité de la campagne adverse, que nous exposâmes copieusement.

Après la réunion, M. Monk me présenta à notre compagnon d'armes. C'était Lamarche, et pour la première fois j'eus l'**honneur** de serrer sa main.

Elle ne s'est jamais dérobée depuis, presque seule de celles qui luttaient alors avec nous.

Pendant les quinze durs milles que nous fîmes tous trois, dans la nuit, en un mauvais cabriolet, sous la neige et la pluie, d'Ulverton à South Durham, j'eus le temps de connaître et d'apprécier son esprit supérieur, et charmant. Lamarche avait des phrases, des traits qui photographiaient les hommes et les choses. La route s'abrégea grâce à lui et comme j'aime à me rappeler le bon rire de M. Monk, dont le coeur se dilatait au contact, disait-il, de notre jeune dévouement.

Cher ami! combien de fois, depuis ce jour, ai-je retrempé auprès de Lamarche, non ma conviction, mais mon courage lassé, et combien de fois ai-je puisé chez lui, comme à sa source même, l'eau limpide de la vérité!

Quand vinrent les élections générales, candidat dans Saint-Jacques, il céda généreusement sa place à Asselin et s'en alla tranquillement, tout seul, à la conquête de Nicolet.

Il fut élu, comme on sait, à une immense majorité et presque immédiatement commença son martyre.

Il faut avoir connu et vécu ces heures de lutte contre son propre parti et ses anciens amis pour en comprendre toute l'âpre souffrance et l'incessante torture. Promesses et cajoleries à certains moments, menaces et injures à d'autres; appels à l'amitié, à l'intérêt, à l'égoïsme; sophismes et mensonges; requêtes d'électeurs en mal de places ou de patronage; sourires ou foudres ministériels; on employa auprès de Lamarche tous ces moyens, on usa de toutes ces manoeuvres, armes savantes de politiciens habiles, cramponnés au pouvoir.

(Suite à la page 5)

LE COIN DES DAMES

DANS le calme et la solitude du soir, lorsque tout le petit monde sommeille et que personne n'a besoin de vos services, il est doux et reposant de passer quelques heures en compagnie d'un bon livre.

Il est utile, nécessaire même, de cultiver notre esprit. On n'est jamais trop vieux pour apprendre, et malgré les occupations journalières, il y a toujours moyen de trouver quelques minutes pour une lecture sérieuse. Femmes mariées ou jeunes filles, nous avons toutes besoin d'acquérir des connaissances pour bien accomplir nos devoirs de famille et nos devoirs sociaux. On prêche partout l'éducation des jeunes, et avec raison. Pour se tenir sur la même route, pour marcher de pair avec l'instruction de nos enfants, il faut continuer à s'instruire, et ce n'est que par la lecture que nous conserverons l'équilibre. Nous avons de l'énergie et du coeur, ne restons pas en arrière; il n'est jamais trop tard pour apprendre, et lire quelques minutes tous les jours nous donnera des enseignements surprenants.

Bien entendu, il n'est pas bon de négliger la tenue de la maison ou les soins nécessaires aux enfants pour le plaisir de finir un livre intéressant, pour voir le dénouement d'un roman à sensation; non, il faut de la modération en tout, mais il n'y a pas de raison au monde pour négliger notre culture littéraire. Celles qui trouvent à redire sur les femmes qui lisent sont les premières à perdre des heures entières à causer de choses futiles avec leur voisine, à rapporter les derniers scandales de l'entourage. Pendant ce temps perdu, elles pourraient facilement lire un chapitre ou deux d'une bonne revue ou d'un bon livre, tout en surveillant le pot-au-feu.

Les femmes mariées, en général, lisent peu. Par contre, les jeunes filles lisent beaucoup, partout et de tout. Dans les tramways, surtout, vous pouvez constater le fait, et sans être indiscrète, si vous n'êtes pas myope, regardez un peu le titre des livres anglais que quelques-unes dévorent avec une ardeur digne d'envie. Ce n'est pas du Shakespeare ni du Byron. Ce sont des romans légers qui sont loin de fournir à l'esprit un aliment sain et salutaire. La lecture de ces livres a le malheur de rendre monotone les détails de la vie réelle. Pour la jeune fille surtout, ces romans montrent l'amour comme le seul but de l'existence; elle rêve de cet idéal, et son esprit se berce dans des espérances qui ne se réaliseront jamais. Le véritable amour existe-t-il sur la terre? La vie ne nous est pas donnée pour jouir: c'est une épreuve.

Nous n'avons pas besoin de littérature étrangère pour substanter notre esprit: nous avons ici dans notre ville une excellente bibliothèque paroissiale. Ne vous imaginez pas, amies lectrices, que ce nom "bibliothèque paroissiale" veuille dire livres de piété. Non, il y a un choix très varié de livres instructifs littéraires et amusants qui n'alimenteront certainement pas nos intelligences de préjugés et d'erreurs. "La femme n'est pas née pour les vertus éclatantes", a dit un grand auteur; "Dieu a donné cette terrible part à l'homme." Nous n'en sommes pas jalouses, car nous avons une plus belle mission: celle d'ouvrir à l'intelligence des petits la voie sacrée de la lumière.

Nous pouvons donc devenir célèbres à l'ombre du foyer, en nourrissant notre esprit des beautés littéraires de notre langue, et notre coeur des leçons sublimes d'amour, de dévouement que l'on rencontre dans les livres que donnent notre bibliothèque. Ainsi armées, nous ne serons jamais embarrassées de prendre part à une conversation qui dépasse les sujets banals, de répondre aux questions qui peuvent surgir à un moment donné.

GERTRUDE.

GERBE DE PENSEES

Demain, c'est le jour des promesses, c'est le refuge de la paresse, le secours de celui qui doit, la consolation de celui qui souffre, la crainte de ceux qui sont heureux.—José Selgas.

• • •

Une prudence sans bonté est malice, une simplicité sans prudence est folie.—Saint Jérôme.

• • •

Nul ne sait ce qu'est la guerre s'il n'y a un fils.—J. de Maistre.

• • •

En élevant son enfant, on s'élève soi-même. A cause de lui on corrige des défauts et l'on acquiert des qualités pour lesquelles on n'avait pas voulu travailler jusqu'alors.

• • •

Les têtes bien pleines sont celles qu'il est le moins facile de faire tourner.—Etienne Lamy.

LA LECTURE

Le premier exercice de l'esprit pour les enfants est la lecture; il faut leur apprendre à lire d'une manière fructueuse et, pour cela, recommande la "Revue d'éducation familiale", "expliquer et "commenter des morceaux de prose et de poésie soigneusement "choisis. On amène ainsi les enfants à porter un intérêt tantôt "calme et réfléchi, tantôt ému et "passionné, qui s'attache aux choses de la vie, de l'histoire, de la "pensée. Il faut faire ressortir le "mérite du morceau, insister sur "les idées et les sentiments exprimés ou sous-entendus par l'au"teur, faire quelques remarques "sur les procédés qu'il a employés "pour la composition ou le style "sur la langue qu'il a parlée". Il est bon d'habituer les enfants à lire à haute voix.

Ernest Legouvé, l'auteur de **l'Art de la Lecture**, qui était un liseur merveilleux, a écrit: "Les femmes (il s'adressait plus spécialement aux jeunes filles) tiennent de la nature une souplesse d'organe et une facilité d'imitation qui se prêtent à merveille à tous les arts d'interprétation et par conséquent au talent de la lecture. J'ajoute que ce talent qui, chez les hommes, est un instrument de travail, un moyen de succès professionnel, peut se fier pour les femmes à leurs plus douces occupations d'intérieur, à leurs plus chers devoirs de famille. Elles sont filles, soeurs, épouses, mères. Plus d'une a vu ou verra auprès d'elle un vieux père infirme, une mère frappée d'un grand deuil, un enfant malade; le père ne peut plus lire, ses yeux le lui défendent; la mère ne veut pas lire, son coeur s'y refuse; l'enfant voudrait bien lire, mais il ne sait. Quelle joie pour la jeune fille de pouvoir, à l'aide de quelques pages bien lues, calmer celui qui souffre, consoler celui qui pleure, distraire celui qui crie."

Ces lignes sont aujourd'hui d'une frappante réalité. Aujourd'hui, demain, plus que jamais, les femmes devront calmer, consoler, distraire.

"Nous ne demandons, dit "Vapereau, à la lectrice, affran"chie autant que possible des vi"ces de prononciations locales, "que la netteté de l'articulation, "la justesse du ton, le naturel et "la vérité du sentiment."

Pour avoir cette justesse et cette vérité, il faut avoir compris et senti ce qu'on lit. L'enfant le comprendra avec des explications; il sentira si on lui fait voir les beautés que l'auteur a mises dans son livre.

—"Miroir des Modes".

QUESTIONS ENFANTINES

Forcer un bébé à marcher avant le temps est une imprudence qui peut avoir des conséquences dangereuses comme avoir des jambes croches ou cagneuses. Mais le contraire est également répréhensible si sous prétexte de garder l'enfant propre ou de le tenir tranquille, on le laisse pendant des heures dans une chaise haute ou dans une voiture. L'enfant a besoin d'exercice, et c'est une cruauté de le retenir quand la nature le pousse à faire usage de ses jambes.

• • •

Donner à manger à l'enfant chaque fois qu'il crie est une déplorable habitude. L'enfant devine bien qu'il n'a qu'à crier pour obtenir ce qu'il désire, et ses cris sont presque toujours causés par l'indigestion. Les médecins s'accordent à dire que les bébés bien portants sont comme des horloges. On leur fait adopter une règle, une méthode, et ils se conforment admirablement bien à des heures régulières. Au début, il faut éveiller l'enfant quand l'heure du repas est arrivée, mais il apprendra vite l'heure de ses repas et la maman n'aura pas besoin de déranger son sommeil.

• • •

Les bébés qui commencent à marcher ont besoin du même air frais, de la même propreté que le jeune bébé. La deuxième année est aussi importante que la première, et les soins attentifs ne doivent pas être diminués.

RECETTES

Soupe au céleri

Ingrédients: 2 tasses de céleri; 2 tasses de lait; 3 tasses d'eau; 4 cuillerées à soupe de farine; 2 cuillerées à soupe de beurre; sel et poivre; 1 cuillerée à thé de jus d'oignon.

Préparation: Faites cuire le céleri dans l'eau bouillante jusqu'à ce qu'il soit tendre. Passez au tamis. Ajoutez le lait, sel et poivre, ainsi que le jus d'oignon. Défaites en crème la farine et le beurre, et ajoutez au lait pour épaissir.

• • •

Blé d'Inde à l'Américaine

Ingrédients: 1 boite de blé d'Inde (ou 2 tasses); 4 tasses de pommes de terre coupées en petits morceaux; 1 tasse de lard salé également coupé en petits morceaux; 3 cuillerées à soupe de beurre; 1 oignon tranché; 4 tasses de lait chaud; 8 biscuits au soda; sel et poivre.

Préparation: Faites rôtir le lard salé avec l'oignon pendant cinq minutes. Ajoutez les pommes de terre avec deux tasses d'eau bouillante et laissez cuire jusqu'à ce que les pommes de terre soient tendres. Ajoutez le blé d'Inde, le lait, le beurre, les biscuits pilés et du sel et poivre au goût. Mettez au four pendant cinq minutes.

Biscuits à la farine d'avoine

Ingrédients: 2 tasses de farine; 2 tasses de farine d'avoine; 1 tasse de sucre brun; 1 tasse de lait; 2 cuillerées à thé de poudre à pâte.

Préparation: Roulez très minces et quand les biscuits sont cuits, réunissez deux biscuits avec des confitures au goût.

A quoi tiendrait l'échec allemand.

Avant que Foch vint, en juillet dernier, porter son grand coup, les Alliés envisageaient avec une crainte mortelle la possibilité, la certitude d'une ruée allemande irrésistible sur Paris et les ports de la Manche. Les Allemands avaient merveilleusement organisé les territoires conquis durant les offensives du printemps, concentré troupes et canons contre le front anglais. Le haut commandement anglais avait la conviction que l'armée anglaise serait bientôt appelé à supporter un choc d'une violence encore inconnue. Et pourtant rien ne venait, à la grande surprise du commandement alliés. Les Allemands, on se demandait pourquoi, demeuraient inactifs, perdaient de précieuses semaines, et cela pendant que des centaines de milliers de soldats américains débarquaient en France. Que se passait-il? Tout simplement, l'armée allemande était aux prises avec la terrible grippe espagnole. Des centaines de milliers de troupiers allemands en furent atteints; la valeur d'attaque de l'armée allemande s'en trouva fort réduite, si réduite, à dire vrai, qu'elle ne put aller de l'avant, qu'elle ne put même tenir devant l'offensive française.

Quand, la guerre terminée, on connaîtra toute la vérité, on sera fort étonné d'apprendre quel important rôle auront joué certains facteurs qui sont loin d'être des facteurs militaires.

Le réveil religieux en Belgique.

Du point de vue religieux, quel a été l'effet en Belgique de l'occupation allemande? M. Georges Warnotte, écrivant dans la **Gazette de Charleroi**, nous l'apprend.

"Un changement complet, écrit"il, qui frappe tous les observa"teurs, s'est produit en Belgique. "Avec un petit nombre d'excep"tions qui ne servent qu'à mettre "en lumière ce qui est maintenant "la règle générale, les hommes qui "n'avaient jamais mis les pieds "dans une église assistent aux ser"vices religieux et se pressent au"tour de la chaire. Ce fait est si "visible que, lorsque les Alle"mands arrêtent un homme, la "première question qu'ils lui po"sent est de lui demander s'il est "catholique, parce qu'ils regar"dent catholique et patriote com"me synonymes. La cause de cet"te transformation nationale des "coeurs en territoire occupé est "moins complexe qu'on ne serait "porté à l'imaginer au premier "abord. J'ai déjà eu l'occasion "de mettre en lumière les leçons "de courage et de patriotisme qui "partent des églises, et comment "les prêtres se sont mis en avant "comme des champions de la cau"se nationale. Il n'y a pas besoin "de chercher plus loin la cause du "retour à la religion que nous "sommes heureux de noter, et "Dieu sait que nous ne pouvons "être suspecté de cléricalisme."

Charleroi est au centre de la région la plus anti-religieuse du pays wallon. Voilà qui console. La Belgique a vu de grands jours; purifiée et grandie par l'épreuve, elle en verra encore de plus grands.

LA BONNE SOUFFRANCE

Le pays traverse une épreuve d'autant plus cruelle qu'elle s'est abattue soudainement sur une population en pleine sécurité.

Depuis quatre ans les malheurs des autres apportaient un aliment intarissable à la curiosité. Jamais tant et de si variés événements ne s'étaient déroulés sur le théâtre du monde. Jamais tragédie aussi passionnante n'avait eu une telle durée.

Mais soudain les spectateurs ont été atteints dans leur quiétude: ils sont devenus acteurs à leur tour, et dans un drame d'autant plus sombre qu'ils se sentent impuissants à en modifier la trame. Dieu frappait ceux qui s'étaient crus jusque-là à l'abri.

Il frappait à sa manière, en jetant d'abord à la science un défi qu'elle a été jusqu'ici pratiquement incapable de relever.

La science était tout orgueilleuse des succès remportés par elle dans une aussi terrible guerre. Les épidémies anciennes: la peste, le choléra, la typhoïde, le scorbut, la fièvre d'hôpital, compagnes inséparables des guerres d'autrefois, elle les avait terrassées par ses sérums, par ses barrages sanitaires, par ses antiseptiques, par son hygiène.

Et voilà que tout à coup une petite maladie presque ridicule, que les snobs se faisaient même une gloire de subir à certains moments, se dresse devant la science, passe à travers ses barrages, renverse toutes ses théories, et ne lui laisse que la très mince satisfaction de connaître le nom de son ennemi. Suprême dérision, elle se fait bénigne dans les milieux qui paraissent le moins défendus contre elle, et impitoyable chez ceux que leurs ressources de tous genres devaient mettre à l'abri de ses atteintes.

Elle ne choisit pas ses victimes chez les tout jeunes ou chez les vieillards que leur faiblesse désignerait plutôt à ses coups, mais chez les adultes en pleine possession des moyens physiques qui mettent en état de meilleure résistance contre les maladies. Elle ne fera qu'effleurer les pauvres entassés dans leurs taudis, mais elle prendra brutalement à la gorge les habitants des logis les plus hygiéniques, les heureux du monde capables de se payer les services les plus brillants praticiens.

Elle donne donc d'abord et surtout une leçon d'humilité. Acceptons-la entièrement. Rien n'est agréable au Maître de toutes choses comme de s'abaisser devant lui pour reconnaître que nous ne sommes rien devant sa toute puissance. La leçon qu'il veut donner au monde une fois comprise, quoi de plus facile pour lui que de transformer en un moment la terrible grippe d'aujourd'hui en la grippe inoffensive d'autrefois!

Et surtout, surtout, sachons accepter en chrétiens l'épreuve, quelque lourde qu'elle soit. Souffrir, n'est-ce pas en somme le métier de l'homme sur terre? Nous sommes ici pour cela; nos douleurs, parce que chrétiennement supportées, sont la monnaie dont nous payons notre place au ciel, et non seulement la nôtre, mais celle de beaucoup d'autres.

Avoir souffert, c'est mieux comprendre les autres, mieux sentir ce qui se passe dans les coeurs broyés. Beaucoup le comprendront aujourd'hui, qui paraissaient croire l'épreuve, le sacrifice faits pour les autres. Mais n'allons pas mal souffrir, pleurer des larmes stériles: "Il n'y a de sauvé", dit si bien un auteur, "que ce que Dieu conserve."

"Pleurer loin de Dieu, c'est pleurer dans le désert... ce sont des larmes perdues... Perdre nos larmes... le sang de notre coeur... n'est-ce pas trop dommage?

"Les perdre quand nous pourrions nous en servir pour purifier notre âme, pour éclairer notre intelligence, pour payer notre dette à l'éternelle justice, pour élever notr vie, pour faire notre ciel plus beau!...

"Perdre nos larmes... quand nous pourrions, avec ces larmes, aider des volontés chancelantes, ramener au devoir des pécheurs peut-être bien chers...

"Perdre nos larmes... Oh! oui, c'est trop, c'est trop dommage!"

Que dans tous les foyers dévastés soit par la guerre, soit par l'épidémie, on sache mêler ses larmes à celles du Sauveur, faire de sa souffrance **la bonne souffrance**. Des chrétiens n'en devraient point connaître d'autres; elle leur vaudra la paix du coeur et d'éternels mérites.

Action Catholique.

QUESTION DE POLOGNE

Le "Gaulois":

La question de la Pologne, qui semble donner quelque fil à retordre à l'Allemagne et à l'Autriche, est depuis des siècles une question brûlante.

Déjà, en 1362, devant Kowno en feu, Witold, prince de Luthianie, jura de tirer vengeance de "l'ogre germanique", ennemi héréditaire de la Pologne. A travers l'histoire, convoitée de part et d'autre par ses puissants voisins, cette nation a pu être appelée justement "la Grande Douloureuse", et maintes fois un souffle d'indépendance enflamma d'ardents patriotes tels que Korsak, Retjan, Potocki, Poniotowski, Kociusko Mickiewics.

En France, le sort de la Pologne rencontra toujours de nombreuses sympathies et, sous Napoléon III, qui s'était fait le champion du respect des nationalités, grand fut l'enthousiasme. Aujourd'hui, nous accueillons avec joie les fiers soldats polonais, et, à côté de nos trois couleurs, palpite leur drapeau qui, en 1795 déjà, aux côtés des nôtres, mena leurs légions triomphantes en Italie et sur le Rhin.

Voici que se lève l'aube annoncée par Sienkiewicz, le célèbre auteur de "Quo-Vadis", qui, devant les spoliations de l'Allemagne, lança une vibrante protestation au monde civilsé, déférant la nation de proie au tribunal des nations.

Elle aura d'autres comptes encore à y régler.

MORT DE SIR E. LEBLANC, LIEUT-GOUVERNEUR DE LA PROVINCE DE QUEBEC

Québec, 20, — Sir Evariste Leblanc, lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, est décédé la nuit dernière.

Après une longue maladie, il s'est éteint paisiblement vers 11 h. 50, à Spencer Woods, entouré des membres de sa famille. Il a été assisté à ses derniers moments par M. le curé Maguire, de Sillery.

Feu Sir Evariste était malade depuis plus d'une année. L'hiver dernier, il avait suivi un traitement aux Etats-Unis, mais le mieux qu'il en ressentit ne fut que temporaire, et son état s'aggrava graduellement.

Le distingué défunt avait succédé en février 1915 à feu Sir François Langelier. Il a fourni une carrière publique éminente.

Feu Sir Evariste était âgé de 64 ans. Né le 10 août 1854 à Saint-Martin, il était le fils de feu Joseph Leblanc, de Saint-Martin, et de feu Adèle Bélanger, de Sainte-Thérèse. Il fit ses études à l'Ecole Normale de Jacques-Cartier et à l'Université McGill. Il fut admis au Barreau de Montréal, en 1871.

ASSOCIATION D'EDUCATION DES C.-F. DU MANITOBA

Chambre 6, Immeuble Provencher, St-Boniface, Man.

Plusieurs écoles sont encore vacantes dans nos centres français; c'est donc des institutrices qu'il nous faut.

Nous nous adressons aujourd'hui aux jeunes filles qui ont passé avec succès les examens du XIème grade; nous pourrions les diriger avec avantage vers quelque bonne école et le Département ne ferait pas de difficultés pour leur accorder un permis d'enseignement.

De cette façon elles nous rendraient service tout en touchant un assez joli salaire.

L.-P. Gagnon,
Sec. de l'Exécutif.

Sir Charles Fitzpatrick succède à Sir E. Leblanc

Ottawa, 22. — Sir Charles Fitzpatrick, juge en chef de la Cour Suprême, a résigné ses fonctions pour accepter la succession de Sir Evariste Leblanc. Le juge Davies lui succède et a lui-même pour successeur M. P.-B. Mignault.

LA MORT DU LIEUTENANT GARROS

Ce fameux aviateur français était disparu le 7 octobre

Amsterdam, 18. — Une dépêche de Berlin annonce que le lieutenant Roland-R. Garros, l'aviateur français qui avait été rapporté comme disparu, le 7 octobre, après une envolée sur les lignes allemandes, a été tué par les aviateurs ennemis.

Roland Garros était un aviateur avantageusement connu avant la guerre, ayant pris part à plusieurs concours, y compris ceux de plusieurs villes américaines. Durant la guerre jusqu'en avril 1915, quand il a été capturé, il a plus qu'égalisé son record de civil par l'audace dont il a fait preuve dans son nouveau rôle d'aviateur militaire. Il s'est évadé d'une prison allemande, en février dernier, et de nouveau il a repris sa carrière d'aviateur de l'armée et gagné de nouveaux honneurs.

Garros est né de parents français, en 1885, à Capetown, Afrique du Sud.

LA CIRCULATION DES AUTOS LE DIMANCHE

Washington, 18. — Les autos vont pouvoir circuler le dimanche. Le Dr Garfield, contrôleur du combustible aux Etats-Unis, a donné un ordre à cet effet. Il n'empêchera plus la circulation des autos le dimanche à moins que la production de l'essence soit trop basse. Le Canada suivra l'exemple des Etats-Unis. Il y avait six semaines que les autos ne pouvaient circuler le dimanche aux Etats-Unis.

LA GRIPPE AU MANITOBA

Le Manitoba est, des provinces canadiennes, la moins atteinte par l'épidémie de grippe qui ailleurs cause chaque jour des centaines de morts. Depuis le 3 octobre, il y a eu 615 cas de grippe à Winnipeg. Les mortalités ne dépassent pas encore la dizaine. Plus de deux cents malades ont déjà été guéris. Il n'y a plus aucun cas de grippe chez les militaires. Dans la province on compte 259 cas. Saint-Boniface n'a que trois cas. La grippe fait surtout des ravages dans les réserves indiennes.

Pour Lire au Foyer le Dimanche

EVANGILE

XXIIIe DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

(S. Matth. IX, 18-26)

En ce temps-là, pendant que Jésus parlait aux disciples de Jean, un chef de la synagogue s'approcha de lui et l'adora, en disant: Seigneur, ma fille vient de mourir; mais venez, imposez vos mains sur elle, et elle vivra. Jésus, se levant aussitôt, le suivit avec ses disciples. Au même instant, une femme qui depuis douze ans était affligée d'une perte de sang s'approcha de lui par derrière, et toucha la frange de son vêtement; car elle disait en elle-même: Si je puis seulement toucher son vêtement, je serais guérie. Mais Jésus, s'étant retourné et la voyant, lui dit: Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a sauvée; et à l'heure même cette femme fut guérie. Lorsque Jésus fut arrivé dans la maison du chef de la synagogue, et qu'il eut vu les joueurs de flûte et une troupe de gens qui faisaient grand bruit: Retirez-vous, leur dit-il, car cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie; et ils se moquaient de lui. Quand on eut fait sortir tout le monde, Jésus entra, la prit par la main, et la jeune fille se leva. Le bruit s'en répandit aussitôt dans tout le pays d'alentour.

OU EN EST EN FRANCE LA VIE RELIGIEUSE?

Monseigneur Tissier, évêque de Châlons, nous le dit dans une étude d'une documentation solide et qui sera une révélation pour les esprits pessimistes et hargneux. Nous citons une de ces pages réconfortantes, qui peut d'ailleurs fournir aussi une leçon.

"Non seulement le catholicisme n'est pas mort et vit intérieurement au coeur véritable de la nation française, mais il s'est développé sous la persécution d'une façon prodigieuse, et nous voulons ajouter qu'il croît tous les jours.

"Un catholicisme nouveau émerge dont nous voudrions faire saisir quelques traits saillants.

"Il a comme caractère aujourd'hui d'être un catholicisme, de grand jour.

"Quand la France apparaissait notoirement aux yeux du monde comme la fille aînée de l'Eglise, que son gouvernement protégeait hautement la religion, il n'y avait, dans beaucoup de villes, quelques paroisses exceptionnelles mises à part, presque pas dix hommes sur cent qui fissent leurs Pâques et assistassent à la messe. Maintes églises semblaient des vaisseaux abandonnés. Tandis que l'esprit voltairien menait la bourgeoisie, le peuple, quoique plus fidèle dans les campagnes aux pratiques religieuses, était l'esclave de l'indifférente et du respect humain. Honoré dans ses fonctions, le prêtre avait la tacite consigne de ne pas quitter sa sacristie. C'était le sommeil léthargique.

"Aujourd'hui le catholicisme poltron et mourant n'existe plus. N'étant plus officiel, il est devenu public, vivant et viril. Allez, par nos villes du moins, aux offices du dimanche, et vous verrez si c'est encore le désert des hommes.

"De nos écoles et collèges libres, de nos oeuvres chrétiennes, des établissements même de l'Etat, toute une génération de jeunes, déjà mûre, est sortie, libre de tout respect humain, fière de sa foi comme d'un titre de noblesse, pratiquant sa religion publiquement comme un droit de citoyen.

"Le prêtre endormi ou brimé a redressé, lui aussi, la tête et claironné avec passion son Evangile ainsi qu'une rédemption nouvelle.

"On est aujourd'hui ce qu'on est, vrai fidèle et vrai prêtre, sans forfanterie ni sans peur. Il y a la messe des hommes, le cercle des hommes, la conférence pour les hommes, les hommes pour assister et pour entendre, le clergé pour instruire.

"A la cure comme à l'église, à présent, les hommes de nos oeuvres se sentent chez eux. Il ne leur en coûte plus de venir au presbytère, pas plus d'ailleurs qu'ils ne rougissent, pour traverser le choeur de l'église et venir à la balustrade, de porter un cierge aux processions et saluer le Crucifix.

"Au contact habituel de leur clergé, tous nos jeunes acquièrent, dans la manifestation de leur foi, une aisance de manières qui s'impose, depuis qu'ils ont cessé d'être des tremblants, et ne semblent plus même des surchauffés, mais qu'ils sont des convaincus et des résolus, capables de soutenir une idée et une cause, de faire une légitime opposition, d'élever des revendications sages."

L'ORIGINE DU ROSAIRE

Le Rosaire eut pour berceau la petite église de Muret. Il y prit naissance vers 1213. Son établissement à Toulouse date de la même année et fût signalé par un prodige.

Saint-Dominique, attristé par les scènes de carnage qu'il avait eues sous les yeux, résolut de s'éloigner du théâtre de la guerre. Après avoir pris congé de son illustre ami, Simon de Montfort, il dirigea ses pas vers Toulouse. Il y travaillait depuis quelque temps déjà à l'édification des âmes, déployant le zèle d'Elie et l'éloquence de saint Paul, et cependant son ministère restait infructueux, sa parole était frappée de stérilité: le peuple toulousain restait passionnément attaché au manichéisme.

Le coeur brisé de douleur, l'apôtre renonça momentanément à la lutte et se retira dans une caverne cachée dans la forêt voisine, pour y implorer avec plus de force, dans la solitude, le secours de la Mère de Dieu. Là, il mêle les larmes à la prière, la pénitence aux supplications et s'offrant en victime pour les péchés de ce peuple aveugle, il se donna la discipline jusqu'au sang. Comme il gisait épuisé sur le sol, la Reine du Ciel lui apparut, accompagnée de trois nobles vierges.

Son visage était doux comme le jour qui se lève et sa parole enivrante comme la voix qui annonce la terre au naufragé et la victoire au soldat défaillant. "Mon fils Dominique," lui dit-elle, "parce "que, sous l'inspiration de Jésus "et avec mon secours, tu as com-"battu vaillamment les ennemis "de la foi, voilà que j'accours à "ta prière et que je viens à ton "aide; si tu veux que ta prédica-"tion soit féconde, prêche mon "Rosaire, et tu verras bientôt les "bénédictions de Dieu descendre "sur ta parole."

Ranimé par cette apparition et plein d'une force divine Dominique rentre à Toulouse. Voilà qu'aussitôt toutes les cloches de la cathédrale s'ébranlent d'elles-mêmes et jettent dans les airs des sons d'une puissance inconnue. Le peuple, surpris, accourt à l'église pour se rendre compte de ce qui s'y passe.

Dominique était en chaire, le front illuminé, la parole inspirée et vibrante, prêchant le Rosaire de Marie et développant ses mystères joyeux, douloureux et glorieux. Il exhortait ses auditeurs à jeter souvent au ciel cette prière, qui épouvante les démons, réjouit les anges, attendrit le coeur de l'auguste Mère de Dieu et obtient à la terre le pardon et le salut. Ce n'était plus cet homme humble qui n'ouvrait jamais la bouche pour sa défense personnelle; c'était le voyant, le prophète qui a lu dans les mystères de Dieu, l'évangéliste qui se sent au coeur une force irrésistible qui l'oblige à révéler la vérité.

Le peuple s'étonne, regarde, admire et cependant reste hésitant: si les esprits sont charmés, la bataille n'est pas gagnée dans les âmes. Il faut qu'une puissance plus haute que l'éloquence intervienne.

Soudain Dieu se fait entendre par la grande voix de la tempête. Un ouragan terrible et que rien n'avait fait prévoir se déchaîne subitement sur Toulouse: le vent mugit avec furie, les éclairs éblouissants se succèdent, la foudre gronde, sillonne la nuit, et, au milieu de cataractes d'eau, frappe la ville à coups redoublés; la terre tremble et ébranle les édifices. On dirait que la dernière heure du monde est venue et que l'abîme va s'ouvrir.

Dominique s'écrie alors: "Voilà "les signes de la colère divine. O "peuples, soumettez-vous à Dieu. "Il frappe vainement à la porte "de vos coeurs, et parce que vous "le repoussez, il tonne dans les "nues et menace vos têtes. Ah! "tremblez devant Lui, si vous vou-"lez éviter ses coups et échapper "à la damnation. Tournez-vous "vers Jésus et sa Mère. La vierge "sainte, mère du Sauveur, l'est "aussi de la miséricorde; prenez-"la pour avocate et le Fils ne refu-"sera rien à sa Mère. Aimez la "prière, prenez le Rosaire et ab-"jurez l'hérésie. J'atteste la Vier-"ge que, si vous embrassez cette "dévotion, la tempête va s'apai-"ser en un instant et le ciel rede-"venir serein. Hâtez-vous, car je "vois devant moi cent cinquante "anges, armés pour la vengeance "et que Dieu envoie pour châtier "vos crimes."

Or, il y avait sur un des points les plus élevés de la cathédrale, une image de la mère de Dieu. On la vit avec effroi à trois reprises étendre son bras vers le ciel et l'abaisser avec menace vers la terre. Profitant de la terreur provoquée par ce miracle, Dominique s'écria: "Non! il n'y a plus pour vous que "d'horribles châtiments et des "malheurs sans fin si vous ne cher-"chez le salut dans le Rosaire!"

Alors, le peuple vaincu tomba la face contre terre; les sanglots éclatèrent de toutes parts et l'on n'entendit plus que des voix d'hommes et de femmes criant miséricorde...

Alors, se tournant vers l'image de la Vierge, Dominique proféra cette imploration: "Puissante Rei-"ne du ciel et de la terre, voyez le "repentir de ces malheureux, en-"tendez leurs supplications; ils im-"plorent le pardon de leurs fautes "et promettent de les expier. Dé-"posez votre courroux, suspendez "vos menaces et ne les épouvan-"tez plus par ces marques de vo-"tre sévérité."

Au moment où le saint prononçait ces paroles, la statue de Marie ramena le bras qu'elle tenait étendu dans un geste de menace, le vent s'apaisa, les roulements de la foudre se perdirent dans le lointain, les secousses du sol s'arrêtèrent.

La population de Toulouse se mit à la merci de saint Dominique, et le lendemain, dès l'aube du jour, elle vint, couverte de vêtements de pénitence et la torche à la main, faire amende honorable à la Mère de Dieu. En peu de jours, la confrérie du Rosaire compta des adhérents par milliers.

—Sem. Religieuse de Québec.

NOUS AVONS BESOIN DE NOS EGLISES

C'est très sage de prendre tous les moyens raisonnables que la Providence met à notre disposition pour prévenir et combattre la terrible maladie que l'on a nommée "influenza", mais il ne faut pas perdre de vue que c'est aussi le fléau de Dieu. Conséquemment, plus que jamais nous avons besoin de nos églises. C'est bien surtout dans les calamités publiques que nous avons besoin de recourir à Dieu par la prière de l'Eglise, c'est-à-dire par l'offrande de Notre-Seigneur à Dieu son Père pour apaiser son courroux. C'est ce qui s'est toujours pratiqué, même les indigènes, qui n'avaient aucune connaissance de Dieu, offraient des sacrifices au Dieu inconnu, lorsqu'ils étaient frappés par le malheur.

Nous avons besoin de nos églises pour purifier nos consciences afin de nous rendre favorables le Dieu qui aime les coeurs purs et qui écoute leurs supplications.

Nous avons besoin de nos églises pour nourrir nos âmes de la manne céleste qui nous rend forts dans les adversités.

Nous avons besoin de nos églises pour épancher nos coeurs tristes et abattus auprès du Divin Ami des âmes, — que nous retrouvons d'une manière sensible au Tabernacle.

Nous avons besoin de nos églises pour nous retrouver près de Celui qui pleure et qui souffre avec nous, comme l'enfant sent le besoin de se retrouver dans les bras de père au moment du danger.

Rendez-nous donc nos églises, car le Maître de la Vie et de la mort est là surtout, et nous avons besoin de Lui. Nous voulons lui demander bien des choses, mais nous voulons lui demander surtout, avec confiance et abandon, de nous préserver du fléau de Dieu, "l'influenza".

L'Echo.

LE CHEVAL ET L'ANE

"Oui" raconte cette fable qui se colporte dans les tranchées boches:

Un jour, Hindenburg, pris de la folie des grandeurs, veut entrer au paradis. Il se présente à la porte du ciel, mais saint Pierre la lui ferme au nez, en lui disant:

— Un feld-maréchal comme toi ne peut entrer ici qu'à cheval.

Furieux, Hindenburg va conter sa mésaventure au Kronprinz.

— Saint Pierre est un insolent, fait celui-ci. Venez avec moi; je vais lui parler de la bonne manière.

Et tous deux vont frapper à la porte du paradis.

Saint Pierre ouvre, aperçoit le Kronprinz, et s'adresse à Hindenburg d'un ton irrité:

— Je t'avais dit de venir avec un cheval, et non point avec un âne.

Et, derechef, il ferme brusquement la porte.

DEMOCRATIE RELIGIEUSE

La dernière fantaisie des bolcheviki nous paraît vraiment dépasser tout ce qu'on pouvait attendre d'eux.

L'organisation, ou plutôt la désorganisation du payhs ne leur suffit plus. Ils sont avides d'imposer le bonheur spirituel de la population. Ils ont décidé de refondre toutes les sectes chrétiennes: catholicisme orthodoxe, catholicisme romain, protestantisme, etc., et ils vont s'occuper de régler scientifiquement et officiellement un néo-christianisme, qui sera seul approuvé de Dieu et du gouvernement.

Telles sont les graves préoccupations des maximalistes à l'heure où le pays est en pleine décomposition et menacé à l'intérieur tout autant qu'à l'extérieur.

— Le Gaulois.

PHASES DE LA LUNE

Octobre

13 Dimanche—XXI ap. Pent. S. Edouard
14 Lundi—S. Calixte, pape et mart.
15. Mardi—Ste Thérèse, vierge
16 Mercredi—S. Gérard Majella, conf.
17. Jeudi—Ste Hedwidge, veuve.
18. Vendredi—S. Luc, évang.
19. Vendredi—S. Luc, évang.

NOS SAINTS PATRONS

Octobre

27. Dimanche—XXIII après Pent. S. Didier.
28. Lundi—SS. Simon et Jude, apôtres.
29. Mardi—Ste Eusébie, vierge.
30. Mercredi—S. Alphonse Rodriguez.
31. Jeudi—Jeûne. S. Quentin, m.

Novembre

1. Vendredi—Toussaint (d'obligation).
2. Samedi—Commémoration des Morts.

CALENDRIER RELIGIEUX DE L'ANNEE

Jours d'obligation

Tous les dimanches de l'année; la Circoncision de Notre-Seigneur, 1er janvier; l'Epiphanie de Notre-Seigneur, 6 janvier; l'Ascension de Notre-Seigneur, 9 mai; La Toussaint, 1er novembre; L'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, 8 décembre; Noël ou la Nativité de Notre-Seigneur, 25 décembre.

LES PRETENDANTS DE CLAUDETTE



Par Arthur Dourliac

14oN

Pierre avait-il été surpris par le dégel? Avait-il succombé à quelques pas de lui par sa faute? Pourtant, s'il était mort à l'hôpital au commencement de décembre? Décidément, tout cela ne concordait pas!

En vain se débattait-il contre le remords bourrelant sa conscience troublée. En vain essayait-il d'échapper à cette obsession. En vain cherchait-il à se convaincre d'erreur. Il avait été dupe d'un vertige, d'une hallucination, prodromes de la fièvre qui couvait sans doute! Car, enfin, les faits étaient là, indéniables, probants! Il avait beau faire appel à tous les raisonnements, à sa volonté, à l'évidence même, il ne pouvait chasser le spectre qui le suivait partout comme son ombre.

Les bois, les étangs, la ferme, tous ces lieux pleins de son souvenir lui étaient devenus odieux: il eût voulu fuir la mère en deuil, qui l'appelait parfois: "Mon fieu!", l'oncle Victorien, dont les regrets intarissables lui donnaient des crispations nerveuses; Claudette, enfin, dont le silence lui retombait encore plus lourdement sur le coeur. Il eût voulu s'en aller loin, bien loin de cette maison désolée par sa faute, par son crime; ne plus voir les êtres et les choses qui le lui rappelaient sans cesse; s'étourdir, ne plus se souvenir, ne plus penser.

Aussi accueillit-il avec joie l'idée d'un retour vers Paris pacifié et, quand se referma la portière du wagon, il eut un soupir de soulagement.

Pourtant, maman l'autre n'était pas avec lui.

Bien qu'assez peu sentimentale, Mme Betemps ne s'était pas fait autrement prier pour laisser Claudette à sa marraine, dont l'isolement et la détresse faisaient peine à voir.

D'abord, c'était une façon de reconnaître les réelles obligations qu'elle ne pouvait si vite oublier; puis, dans les circonstances actuelles, comme lors de sa première installation à Paris, la présence de sa fille lui eût été plus gênante qu'utile. Napoléon rentrait au lycée, c'était tout simple, mais sa soeur, qu'en faire? Pseudo-fiancée du baron Randatz, qui n'avait pas encore donné signe de vie, son rôle était très délicat, et mieux valait pour elle demeurer dans la coulisse tant que la situation ne serait pas nettement définie.

Enfin, rendue plus prudente devant ses châteaux en Espagne renversés et l'incertitude de les rebâtir, elle ne voulait plus lâcher la proie pour l'ombre. Mme Marceau, qui n'avait pas d'héritiers, était marraine à ménager; d'ailleurs, la mort du pauvre Pierre avait fait disparaître ses derniers motifs d'appréhension; plus d'idylle champêtre, de renouveau d'amourette à redouter. Une prolongation de séjour n'avait donc pas le moindre inconvénient pour ses plans d'avenir, quels qu'ils fussent... Qui sait même?

Elodie était fort éclectique; tout en gardant une préférence plus instinctive que raisonnée pour le régime déchu, dont elle avait suivi la marche ascendante, elle n'était pas femme à se coucher avec le soleil, et l'astre levant l'attirait invinciblement.

On ignorait encore de quel côté la France pencherait sa tête lassée. Empire, royauté, république avaient des chances presque égales; les princes d'Orléans étaient revenus d'exil, de nombreuses députations s'en allaient qui vers Chislehurst, qui vers Frohsdorff, et le zouave pontifical, familier du comte de Chambord, ne serait pas un parti à dédaigner, si les lis l'emportaient sur les violettes. Epris de sa fille, elle n'en pouvait douter, s'il se décidait à se déclarer, ce ne serait pas une mince victoire pour l'ex-pâtissière de la place... cette. La fortune laissait à désirer, mais le nom! Comtesse de Tournel, ce serait bien autre chose que baronne Randatz! Elle vivrait dans ses terres, en châtelaine, et quand Mme Marceau (très affaiblie, pauvre femme!) viendrait à s'éteindre, rien n'empêcherait Tournel de faire rebâtir l'ancien manoir seigneurial. Napoléon (qui s'appelait Louis aussi) suivrait la fortune de son beau-frère, ferait son chemin dans les ambassades, et la belle-mère d'un descendant des croisades deviendrait facilement la mère d'un comte du Pape...

Son imagination marchait, marchait, mais elle ne voulait rien précipiter, se réservant, le cas échéant, de choisir au mieux de son ambition personnelle et non des sentiments de la principale intéressée.

Naturellement, elle garda dans son for intérieur ces considérations pratiques que Claudette eût été incapable de comprendre et ne parla qu'à son coeur, aimant et sensible, doublement attiré vers la mère en deuil. Aussi, malgré le chagrin de se séparer une seconde fois de son chéri, se dévoua-t-elle, sans hésiter, à celle qui était la plus malheureuse et qui s'en montra vivement touchée.

Le sacrifice ne serait pas long, car elle se sentait bien atteinte, mais, après elle, il serait récompensé!

En attendant, elle s'ingéniait à le rendre moins pénible en procurant à sa filleule tout le confort et toutes les distractions possibles. Ennemie pour son compte des moindres changements ou améliorations, attachée à son vieux logis et à ses vieilles modes, elle répétait volontiers:

— Passé la soixantaine, on ne devrait bâtir qu'au cimetière!

"Mais elle admettait chez la jeunesse d'autres besoins, d'autres aspirations. En des temps plus heureux, elle faisait souvent le plan d'une coquette habitation moderne appropriée à un futur ménage, qui se serait élevée un jour en face des anciens bâtiments... et dont, hélas! on ne jetterait jamais les fondations. Aussi, pour Claudette, fit-elle installer une chambre élégante à l'instar de Paris, venir un chevalet, des couleurs, un piano, transformer le billard du pauvre Pierre en un joli salon mi-boudoir, afin que sa chère fille eût un cadre digne d'elle.

Sa présence lui était si douce, si bienfaisante!

Plaisir partagé est plaisir doublé; douleur partagée est moindre douleur. Pleurant ensemble, les larmes coulent moins amères, et lorsque, réunis en un commune affliction, nous évoquons une ombre aimée, il semble qu'elle soit au milieu de nous, invisible mais apaisante, selon la consolante parole du divin Maître!

Chaque soir, à la veillée, les deux femmes, assises au coin de la vaste cheminée, remuaient les débris du passé comme les tisons rougeoyant sous la cendre, et leurs coeurs grelottants se ranimaient à cette tiède chaleur.

— Te souviens-tu, Claudette?

— Vous rappelez-vous, marraine?

Et un Pierre enfant, adolescent, jeune homme, surgissait tout entier de leur mémoire fidèle, égrenant l'un après l'autre ses moindres faits et gestes, tel un rosaire sous les doigts pieux.

Mme Betemps, qui se fût défiée d'un vivant, ne se défiait pas d'un mort... et elle avait tort.

Pour certaines natures, plus passionnées que profondes, la présence réelle est nécessaire et l'absence est le plus "grand des maux", le dissolvant par excellence. Sur d'autres, dont la tendresse concentrée se spiritualise sans effort, la séparation a moins de prise; de près, de loin, vivant, mort, l'aimé est toujours l'aimé, sauf indigne.

Aussi, bien que ce fût une conscience droite et scrupuleuse entre toutes, Claudette s'abandonnait sans défiance à cet amour chaste, pur, si vaillamment combattu, tant que son ami était là. Ne lui devait-elle pas quelque compensation? N'avait-il pas assez souffert? Et maintenant qu'il n'était plus là pour l'entendre, ne pouvait-elle lui avouer tout bas, dans le secret de son coeur, la place qu'il y avait toujours tenue?

Dans ses promenades solitaires, au long des étangs familiers, il lui semblait parfois qu'il marchait à ses côtés, se penchait sur son épaule, lisait dans sa pensée, l'aveu scellé par ses lèvres, qu'il en avait l'âme plus légère... et elle aussi!

Parfois, dans la brume vaporeuse s'élevant au crépuscule et montant lentement jusqu'aux nuages, elle croyait reconnaître sa silhouette imprécise esquissant un geste d'adieu! Parfois, au milieu de ce murmure confus, prière de la nature qui s'endort sous l'oeil du Créateur; où le grillon dans l'herbe, le vent dans les feuilles, le crapaud dans les roseaux, le rossignol dans les bois, la cloche dans les airs, tous les êtres et les choses unissaient leurs voix frêles ou graves, dolentes ou mélodieuses, à l'Angélus du soir; le salut d'un passant: "Bonjour, petite amie", la faisait tressaillir comme si Pierre lui-même eût parlé.

C'était Tournel venant de la ville ou revenant du presbytère de Cléry ainsi qu'à leur première rencontre... mais Claudette était seule maintenant...

Ils remontaient ensemble vers la ferme où Mme Marceau réclamait sans cesse le grand ami de son garçon, titre sacré à ses yeux. Il s'y prêtait avec complaisance, reportant sur elle un peu de son affection pour son fils, s'efforçant sinon de la consoler, au moins d'adoucir sa souffrance, en lui parlant du disparu, comme lui seul savait en parler.

En son langage simple, allant à l'âme des simples, il disait cette trop courte existence, cette fin héroïque, les mâles vertus germant dans ce coeur de vingt ans, les hautes pensées mûrissant dans ce jeune cerveau et ses phrases inspirées évoquaient un Pierre inconnu et transfiguré.

— Vous me feriez encore plus regretter mon pauvre fieu! soupirait la mère, buvant ses paroles.

Claudette, elle, ne disait rien, elle écoutait heureuse, attendrie de ce noble témoignage rendu au frère d'armes, de ce lien si fort qui créait une sorte de parenté entre le paysan et le gentilhomme et la faisait un peu leur soeur à tous deux... Et son clair regard, ému, reconnaissant, levé vers le survivant, le remerciait ingénument de ressusciter ainsi le cher disparu

En Province

SAINTE-ROSE DU LAC

Grâce à un temps vraiment idéal, nos battages sont finis et bien finis. La récolte, dans les districts de Sainte-Rose et de Sainte-Amélie, a heureusement trompé tous les grands pessimistes. Elle a dépassé toutes nos espérances. Tant mieux, et soyons-en reconnaissants à la main de Celui qui gouverne les choses d'ici-bas. Les labours d'automne sont déjà bien avancés, et si le beau temps continue encore quelque peu, nos fermiers les auront terminés avant les neiges.

* * *

Dans ma dernière correspondance, je posais cette question: A quand le progrès du "malheureux" téléphone? De plus, je priais messieurs les directeurs de faire quelque chose pour le bon fonctionnement d'une "chose" aussi nécessaire pour les affaires commerciales et pour... pourquoi ne le dirais-je pas?... les conversations intimes. Mais mon appel est resté sans succès. Voilà huit grandes semaines que le téléphone est "out of order". C'est vraiment regrettable. Il semble que rien ne se fait pour améliorer cette situation pitoyable. Qui donc en est réellement responsable? — Nous, — les abonnés, — espérons que quand le secrétaire-trésorier passera pour recueillir nos souscriptions, il voudra bien se le rappeler. Il est contraire aux règles les plus élémentaires de la justice de devoir payer pour une commodité dont on ne retire aucun bénéfice.

* * *

Le bruit circule que le Dr H. Gosselin compte ouvrir, sous peu, dans la rue Principale, une "pharmacie-droguerie" et y transporter son bureau de consultation. C'est un mouvement dans une bonne direction. N'en déplaise au sermon donné par M. l'aumônier le jour de sainte Rose, les jeunes filles... et certaines femmes mariées se demandent s'il y aura aussi un rayon de parfumerie, comme dans toutes les pharmacies de ville. Bon succès.

* * *

Mme Vve Jos. Houde se fait construire une maison au village, qu'elle compte habiter aussitôt qu'elle aura disposé de son roulant.

* * *

Gilbert Jacob, après une absence de près de trois ans passés en grande partie au front, est revenu blessé au bras gauche. N'étant pas encore entièrement guéri, après quelques jours passés avec sa famille, il devra reprendre la route pour l'hôpital.

* * *

Quelques mots en réponse à la demande de "Jean qui souffre". Puisqu'il s'est servi du journal, contrairement aux conditions posées dans l'article, je me vois forcée d'employer la même voie. Jean, mon ami, vous vous trompez; ce n'est pas "Grincheux", mais votre humble servante qui a écrit l'article: "A marier". Il ne sera pas nécessaire ni de compléter vos renseignements, ni de déranger M. Vaillancourt. Vous arrivez trop tard. J'ai le triste devoir de vous apprendre que la personne en question, après avoir vainement attendu une réponse, a quitté nos parages, il y a quelques jours en peine. En partant elle m'a prié, en cas de demande, de répondre ces quelques mots: l'inconsolable ingénue s'est consolée... Ils (les chers hommes) comprendront.

* * *

M. David, qui nous avait quittés il y a 3 ou 4 ans, pour aller défendre sa belle patrie, nous est revenu accompagné de sa jeune épouse. Malheureusement, il est blessé à la main droite, ce qui ne l'empêchera pas cependant de continuer son état. Nous leur souhaitons la bienvenue et espérons qu'ils feront de Sainte-Rose leur résidence permanente.

* * *

Dame "Grippe Espagnole" continue à faire de terribles ravages. Au moment où j'écris ces lignes, elle n'a pas encore fait sa néfaste apparition parmi nous. Espérons qu'elle voudra bien nous dispenser de son indésirable visite. Mais, soyons sur nos gardes et faisons bien attention aux mesures préventives données dans les journaux. Chères mamans, ayez l'oeil ouvert sur les maux de gorge, les rhumes, et surtout les pieds humides. Si vous vous apercevez de quelque chose d'anormal, n'hésitez pas à consulter le docteur. Sachez qu'on ne badine pas avec cette épidémie meurtrière. Un point fait à temps, dit le proverbe anglais, en épargne neuf.

* * *

Il y a quelques jours, "Grincheux" touchait à une question qui intéresse beaucoup notre village: la protection contre les incendies. Je joins mon humble voix à la sienne, d'autant plus que, comme pour le téléphone, on ne voit rien venir. Nos chers conseillers vont-ils faire comme à Montréal à propos de la grippe: attendre d'abord des accidents, et alors seulement discuter les mesures à prendre? Il est trop tard de fermer l'écurie quand les chevaux sont dehors. A bon entendeur, salut!

* * *

Nos disciples de Nemrod s'en donnent à coeur joie. Quoique le gibier soit assez rare, dit-on, et qu'ils reviennent souvent bredouille, ils ne désarment pas. Au contraire, il en est de tellement passionnés qu'ils passent des nuits à la belle étoile, au grand désespoir de leurs épouses, attendant avec une patience vraiment angélique le gibier qui ne se montre pas. De plus — et ceci soit dit à leur louange, — ils sont tellement stricts observateurs de la loi, que si par aventure une pauvre poule ou un malheureux daim avaient la gentillesse de venir se poser devant leurs fusils, pas pour tout l'or du monde ils voudraient les abattre... La conscience — n'allez pas croire qu'ils l'ont élastique, ah! non, — leur reprocherait "ce crime abominable", comme dit le bon LaFontaine. Ils ne pourraient pas en "goûter" en paix et risqueraient fort une indigestion, qui demanderait, peut-être, les soins du docteur.

* * *

La convention des instituteurs et institutrices de l'inspectorat de M. Stevenson s'ouvre aujourd'hui à Sainte-Rose.

Fleur d'Automne.

AUBIGNY

Lundi le 7 ocobre avait lieu en cette paroisse les funérailles de Pierre Fisette, enfant bien-aimé de Stanislas Fisette. Malgré le mauvais état des chemins, un grand nombre de personnes assistaient au service funèbre. M. le curé Desrosiers officiait, assisté de MM. les abbés Sabourin, directeur du Petit Séminaire de Saint-Boniface, et Senez, de la même institution, comme diacre et sous-diacre.

Le cher défunt fut séminariste durant deux ans et demi. Il fut obligé d'interrompre ses études pour un peu de temps à cause de sa mauvaise santé, et c'est au moment où il prenait un mieux sensible qu'une terrible explosion d'un moteur à essence vint mettre fin à ses jours. Il fut brûlé affreusement et ne survécut que deux jours à ses brûlures, après avoir souffert ce que l'on ne peut s'imaginer.

* * *

La famille Stanislas Fisette remercie sincèrement toutes les personnes qui ont bien voulu leur témoigner des marques de sympathie à l'occasion de la mort de leur cher enfant Pierre.

Le Balafré.

NOTRE-DAME DE LOURDES

En avant! brave poilu

Me promenant flegmatiquement et d'une marche nonchalante, sur les grands boulevards de la superbe capitale du Manitoba, quelle ne fut pas ma surprise, l'autre jour, de rencontrer un "poilu". Son uniforme bleu horizon se détachait parfaitement bien sur les autres couleurs noirâtres qui sillonnent les rues en tous sens. Les rubans de la Croix de Guerre et l'insigne de blessures ornaient sa belle poitrine, ce qui faisait se détourner la tête aux gentilles fillettes et aux nombreux promeneurs; qu'un beau soleil d'automne invitait à sortir avant l'hiver.

Dans la **Liberté** du 24 juillet, je vous annonçais l'arrivée à Notre-Dame de Lourdes de notre cher compatriote et grand ami, Aurèle Moreau qui, après avoir passé plus de trois ans au front, obtint une permission qu'il vint paser au milieu des siens. Hélas! ce qu'elles passent, ces "permes", quand on se trouve au milieu des êtres qui vous sont chers, et quand on a été pendant plusieurs années au danger et loin de ceux qu'on aime.

Sa permission finie, notre brave ami n'a eu qu'une seule idée en tête: retourner rejoindre les amis restés au front; et c'est le mardi 2 octobre qu'il prit le train à destination de la chère et belle France.

Il met en pratique ce qu'un officier de la 32e division française dit, le soir du 16 avril 1917, pendant la bataille de l'Aisne. Après avoir atteint la deuxième ligne ennemie, il roula tranquillement une cigarette, sortit un briquet de sa poche, fit jouer le déclic, alluma sa cigarette, puis s'adressant à ses hommes, leur dit: "Mes enfants! notre tâche n'est pas terminée; en avant!" Et devant cette ruée furieuse, les Boches abandonnèrent la troisième ligne aux hommes du Capitaine B...

Que notre cher et brave ami, qui est retourné si courageusement, nous revienne sous peu sain et sauf, avec tous les honneurs et les égards que nous lui devons.

Devant ce brave d'entre les braves, effaçons-nous, et respectueusement saluons-le.

Chanteclair.

LORETTE

Exposition au couvent

Le 10 octobre avait lieu au couvent de Lorette l'exposition des travaux du "Club des garçons et des filles", organisé depuis bientôt deux ans. M. Villeneuve, envoyé par le département d'agriculture, présidait d'une manière remarquable. Il était accompagné d'une dame distinguée de Winnipeg, venue pour juger les travaux à l'aiguille, ainsi que les pâtisseries.

Plusieurs prix furent décernés aux élèves. Mlle Yolande Gendron gagna 15 premiers prix. Mlle Alice Lagimodière en mérita 7. Mlle Flavie Savoie en mérita 5. Mlle Marg. Dufresne en mérita 3. Mlle M.-A. Désorcy en mérita 2.

La température permettait aux parents, amis, et étrangers d'y assister, afin de rehausser cette fête de leur présence et d'encourager les élèves. Ils purent à loisir constater le travail et le progrès des enfants. M. Villeneuve, ainsi que Mme Longville, méritent aussi nos remerciements. Nous désirons également offrir nos remerciements à M. l'inspecteur Young, qui a bien voulu aussi nous rendre visite pendant notre exposition. Il nous a montré une grande satisfaction. Il a même fait mention du décor de la salle.

Nous invitons cordialement les autres écoles de notre district scolaire à se joindre à notre club.

Laloute.

SAINT-ALPHONSE

Comme on m'a fait remarquer un gros oubli fait dans ma dernière chronique, je m'empresse de venir le réparer.

Au concert donné au profit du couvent, il y eut distribution des médailles et des prix.

Mlle Ida Fifi reçut une chaîne en or, donnée par le R. P. Charles, pour succès dans ses examens, et une croix en or, donnée par le R. P. Marie-Antoine, pour son plain chant.

Mlle Thérésa Cossin reçut une croix et une chaîne en argent, données par le R. P. Joseph Radaz, pour succès dans ses examens.

M. Georges Lecoq, une médaille en argent, donnée par le R. P. Antoine Chalumeau, pour succès dans ses examens.

Mlle Imelda Therrien, une médaille en argent donnée par M. le curé Rousseau, pour succès avec honneur dans ses examens de musique.

Une autre médaille en argent fut donnée à M. Léo Maurice pour succès avec honneur dans ses examens de musique. Le nom du donateur ou de la donatrice m'a échappé.

* * *

Les séances se succèdent, à St-Alphonse. Elles ne nous découragent point, cependant, non plus que nos amis des alentours.

Plusieurs membres du Club Belge de Saint-Boniface, avaient demandé de pouvoir donner une séance à Saint-Alphonse, au profit de la pauvre Belgique. La salle était comble, et tous ont été enchantés du succès de la séance, qui a rapporté la jolie somme de $288.65.

Les acteurs de Saint-Boniface et de Saint-Alphonse ont certainement mérité ce succès par leur dévouement et la fatigue qu'ils se sont imposés.

Le cheval que M. Auguste Delichte avait donné au profit de la séance a rapporté la somme de $105.

La fanfare de Bruxelles a donné, elle aussi, son concours. Puisse cet argent apporter quelque soulagement à nos chers compatriotes belges.

* * *

Jeudi, dans l'après-midi, il y a eu un assez grave accident dans la paroisse. Quelque chose ne marchait pas au moulin à battre de M. Octave Gaboury. Celui-ci commit l'imprudence d'y porter remède sans arrêter le moteur. La courroie qu'il arrangeait tomba et atteignit M. Gaboury à l'épaule. Il eut la clavicule brisée, et le bras meurtri. Heureusement que la courroie se cassa, sans quoi M. Gaboury n'aurait pu échapper à la mort. Son état est assez satisfaisant, et avec quelques semaines de repos il pourra reprendre un peu de sa besogne.

Nous offrons nos plus sincères sympathies à cette bonne famille, et nous nous réjouissons avec elle de ce que l'accident ne soit pas plus grave.

Pinson.

BROAD VALLEY

Les nouvelles de Broad Valley se font rares depuis quelque temps. Ce n'est pourtant pas parce que notre petit coin manque d'activité, bien loin de là.

Tout comme dans les vieilles places, on voit s'élever, un peu partout, des meules de grain: avoine, orge et même de blé; qui l'aurait cru? Du blé à Broad Valley!

Les battages sont en plein et le rendement dépasse les plus hautes prévisions.

Entre deux ronflements de batteuse, on entend le bruit que font les socs des charrues à casser dans leur lutte contre les roches et les rouches.

* * *

L'école du district Saint-Hébert a rouvert ses portes, sous la direction de Mlle Anna Dufort, de St-Norbert, qui nous est revenue après de bonnes vacances passées au sein de sa famille.

Cette pauvre école Saint-Hébert a bien encore fait parler d'elle, depuis quelque temps. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette nouvelle et lamentable histoire, trouvant qu'il est préférable de laisser les intéressés laver leur linge sale en famille.

* * *

Notre inspecteur de "homesteads" est venu, ces jours derniers, faire une visite dans notre contrée, et il s'est trouvé enchanté des progrès qui s'y sont faits depuis son dernier passage. Il a reçu plusieurs applications de patente, entr'autres celles de MM. Edmond Poirier, Félix Hébert, David Smith et Victor Thiénot.

* * *

Un télégramme d'Ottawa vient d'apporter la nouvelle que M. Frank Bocek, un de nos jeunes homesteaders, venait d'être grièvement blessé, en France. Appelé par la conscription au début de cette année, il n'y avait qu'à peine un mois qu'il était dans les tranchées.

* * *

Il vient d'être envoyé, par le gouvernement, trois chars de vaches pour compléter les demandes du premier groupe et satisfaire celles d'un deuxième groupe, qui vient d'être formé par MM. A. Sauvé, L. Chèze, E. Thévenot, J. Tessier et quelques Galiciens.

* * *

M. Arthur Bernardin vient de se transporter de l'autre bord du lac, où il va paser l'hiver, avec toute sa famille, au moulin à scie de M. A. Gamache.

Le Parigot.



par un miracle d'amitié... et d'amour!

CHAPITRE V

Le chapeau du franc-tireur

Randatz était à peu près oublié, et son silence permettait de supposer que lui aussi partageait cet oubli, quand une lettre de Mme Bétemps vint rafraîchir la mémoire de sa fille et jeter un grand trouble dans son esprit.

Retenu dans ses terres, par la maladie et la mort de sa mère, Philippe venait seulement de faire sa réapparition, et son premier soin avait été de se présenter rue du Dauphin, où vive avait été sa déception de ne pas rencontrer sa jeune fiancée. Heureusement, ce n'était qu'un léger retard; sa belle conduite, sa grave blessure l'avant préservé d'une révocation brutale, il conservait la recette octroyée par l'empereur; seulement, il était nommé... à Péronne.

Avait-on mis quelque malice dans ce choix?

En tous cas, il avait fallu la perspective de revoir Claudette pour qu'il se résignât à ce nouvel exil.

Le baron est fort changé, je ne vous le cache pas, ma chère fille, écrivait Elodie, sans nul ménagement; il a beaucoup vieilli, il boîte, sa position est loin d'être aussi brillante que par le passé. La succession de sa mère liquidée, il ne lui restera guère que son traitement, bien modique avec ses habitudes et ses goûts, et la cassette impériale ne sera plus là pour y suppléer. Le "second retour de l'île d'Elbe", dont on se flatte dans le parti, me semble bien aventuré pour le moment, et il ferait sagement d'éviter de se compromettre. Bref, la situation qu'il peut vous offrir actuellement est plus que médiocre, et vous pourriez, à tous égards, prétendre à mieux, surtout assurée des bienfaits de votre marraine. La province ne vous effraye pas, je le sais; vous résideriez volontiers à Péronne, avec votre mari, mais songez-y, ce ne serait pas une résidence fixe, comme si vous épousiez un bourgeois de la ville ou un châtelain des environs. Rien de plus instable qu'un fonctionnaire, aujourd'hui au Nord, demain au Midi, après-demain à pied; véritable oiseau sur la branche, à la merci d'une secousse ministérielle.

Quant à l'intérêt de votre frère qui pourrait influer sur votre décision, il ne faut pas lui sacrifier les vôtres, d'autant que la protection de M. Randatz lui serait désormais assez peu utile.

Enfin, ma chère enfant, réfléchissez, je ne veux que votre bonheur, et vous vous êtes toujours montrée si sérieuse que j'ai pleine confiance en votre jugement.

Le baron nous ayant rendu notre parole, avec une parfaite délicatesse, vous êtes absolument libre; ne consultez donc que votre coeur, votre raison et les excellents amis qui vous entourent: votre marraine, l'oncle Victorice et M. de Tournel, que je tiens en particulière estime. Il vous donneront un bon avis, le cas échéant.

Cette belle épître, dont la jeune fille ne pouvait sonder la profonde duplicité, lui causa un réel embarras. D'un côté, il lui en coûtait, et beaucoup, de paraître céder à des considérations mesquines, aux yeux de ce galant homme, qui lui avait si loyalement offert sa main pleine, qu'elle semblerait repousser parce que vide. De l'autre, la résignation montrée naguère lui était devenue impossible, et elle se sentait incapable de feindre, pour un autre, le sentiment qu'elle éprouvait pour le cher disparu.

Elle s'en expliqua naïvement et franchement, avec son grand ami:

— Je ne me comprends pas moi-même, voyez-vous, mais c'est ainsi. Vivant, je sacrifiais, non sans tristesse, mon pauvre Pierre, je ne peux le sacrifier mort, cela me semblerait une profanation, comme de cueillir un bouquet sur une tombe. Est-ce vous qui me l'avez fait mieux aimer, mieux apprécier, peut-être, mais à la seule idée d'être la femme d'un autre, tout mon être se révolte... et puisque maman assure que je suis libre?

— Parfaitement libre.

— Vous croyez que je puis me dégager sans offenser ni affliger M. Randatz, qui est si bon?

— On ne peut vous perdre sans affliction, petite amie, mais quant à s'offenser d'un aveu loyal...

— Alors, voudriez-vous... Je vous serais bien reconnaissante de vous en charger?... Moi, je serais trop maladroite... Je ne saurais que dire... Vous trouverez bien mieux les paroles qui n'irritent ni ne blessent... Et puis... s'il avait réellement de la peine, pauvre homme! vous le consolerez.

— C'est mon rôle, décidément!

Il essayait de plaisanter, bien que sa voix tremblât un peu; elle le regarda, confiante, sérieuse.

— C'est vrai, dit-elle simplement. L'oncle Victorice nous lisait l'autre jour de bien belles pages sur les patriciens et leurs **clients**; je crois que nous sommes un peu les vôtres, tant il me semble naturel de m'adresser à vous dans tous mes chagrins. Pierre était ainsi, n'est-ce pas? et ma marraine en ferait bien autant. Est-ce parce que vos pères ont été les protecteurs des nôtres, au temps jadis? C'est un lien, cela!

— Et un lien sacré, petite amie.

— Vous consentez donc à parler à M. Randatz?

— Tout ce qu'il vous plaira.

— Expliquez-lui bien que j'ai beaucoup d'affection pour lui, que ce n'est pas sa position réduite ni son infirmité qui m'éloigneraient de lui, au contraire.

— J'y tâcherai.

Mais aux premiers mots, Philippe se cabra! Péronne sans Claudette, la pilule devenait trop amère! Et il exhala bien haut sa mauvaise humeur.

D'abord, il n'avalait pas cette histoire-là! Cette grande passionnette d'enfance! Ce petit cousin dont il était à peine question et qui revenait sur l'eau, une fois trépassé! Chanson! Prétexte! On voulait lui faire prendre des vessies pour des lanternes! Mais il n'était pas un jobard. Si ses jambes laissaient à désirer, ses yeux étaient toujours bons; il voyait clair, trop clair, dans ces manigances! N'avait-il pas rendu librement la parole donnée? Soit! mais il ne voulait pas être dupe de Mme Bétemps... et d'un autre.

— Que soupçonnez-vous donc? interrogea le comte avec quelque hauteur.

— Pardieu! qu'elle a trouvé un parti plus avantageux! Pour le moment, l'Empire est à la baisse et mes actions aussi! On fusionne avec rage dans son salon, c'est la masse où viennent se prendre les fidèles du roi et des princes. Un baron de noblesse impériale, sans le sou, ne vaut pas un comte authentique, qui descend des croisades et pourra monter dans les carrosses de Henri V!

— Est-ce pour moi, cela, Philippe?

— Et pour qui, diable! serait-ce? Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me doute de quelque chose, et vous ne jouez pas franc jeu avec moi. Croyez-vous que j'ignore vos assiduités à Cléry?

— Je vous affirme que jamais un mot d'amour n'a été prononcé.

— Bah! les plus malins sont ceux qui se taisent. Je suis trop bavard, moi.

— Je vous proteste...

— Pas besoin. Dites-moi seulement: "Je n'aime pas Claudette, je ne l'ai jamais aimée, je ne l'aimerai jamais", et je vous tiens quitte.

Paul le regarda bien en face, et lentement:

— J'aime Claudette depuis longtemps et je l'aimerai probablement toujours... mais elle ne s'en doutera jamais, la chère créature, car, si je ne l'ai pas disputée à un ami vivant, ce n'est pas pour la voler à un ami mort.

Au lendemain de cette orageuse explication, M. de Tournel vint faire ses adieux à Mme Marceau et à sa filleule.

Etait-ce scrupule de conscience, crainte de céder inconsciemment à un attrait plus puissant que sa volonté, défiance de lui-même ou des autres, capables, comme Philippe, de mal interpréter ses assiduités et d'effleurer de leurs médisances la robe virginale de sa petite amie? Quoi qu'il en fût, il jugeait la retraite préférable, il s'y résignait, et, comme jadis le salon mondain de Mme Bétemps, il fuyait la ferme rustique, au grand chagrin des deux femmes qui s'étaient fait une douce habitude de ses visites.

Cependant, elles ne s'en étonnèrent ni ne cherchèrent à le retenir, un homme de cette valeur ne pouvait abdiquer avant l'heure, s'enterrer dans un trou de province, alors qu'il y avait encore du bien à faire, de nobles causes à défendre. Un soldat guéri ne s'éternise pas loin du rang, surtout lorsque la mort y a creusé tant de vides.

Claudette accepta donc ses explications aussi bien que le récit abrégé de son entrevue avec Randatz, sans soulever la moindre objection.

— Il ne faut pas être égoïste, dit-elle gentiment, je n'ai déjà que trop abusé de votre grande bonté. Pourtant, je n'ose m'engager à ne plus recommencer, et si j'ai trop de chagrin...

— Dieu vous en préserve, petite amie!

Elle soupira.

— Quel nouveau souci?

— Ma marraine, mon frère; il m'inquiète, il me désole.

— C'est un enfant gâté qui s'ennuie loin de vous.

— Non, ce n'est pas cela; il ne me réclame même pas!

— Alors?

— Alors, justement! Ce n'est pas naturel.

Il sourit.

— Oh! ce n'est pas que je m'estime indispensable!.. Mais, enfin, quand il avait de la peine, c'était à moi qu'il se confiait... Aujourd'hui, on dirait qu'il a peur, qu'il se cache de moi.

— Qui vous le fait croire?

— Le ton de ses lettres, bien rares! Je lis entre les lignes un trouble, un malaise indéfinissables, qu'il s'efforce vainement de voiler sous une gaieté factice, plaisanteries déplacées, comme un homme qui veut s'étourdir... et ce n'est encore qu'un enfant!

— Les enfants grandissent et les mères ne le voient pas, petite amie. Votre frère est à l'âge ingrat! Tranquillisez-vous à son sujet. S'il était malade ou triste, il appellerait bien vite sa "maman l'autre".

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Je peux donc me consacrer toute à ma tante!

Gravelbourg

Bénédiction de la cloche du Couvent

Dimanche, 6 octobre, la Congrégation des religieuses de Jésus Marie célébrait le centième anniversaire de sa fondation (à Lyon 1818). En ce même jour, dans l'église paroissiale de Gravelbourg, eut lieu la bénédiction de la cloche du pensionnat, dirigé par les religieuses de Jésus Marie. Nous pouvons affirmer sans crainte que c'est un des plus spacieux à l'ouest de Montréal. Deux cents soixante-quinze élèves ont été inscrits à l'ouverture des classes, en septembre dernier.

La messe solennelle de bénédiction fut chantée par le Rév. L.-P. Gravel, curé de Mazenod, et procureur du nouveau collège de Gravelbourg, assisté par MM. les abbés C. Deslandes, directeur du Collège, et A. Turgeon, vicaire de la paroisse, comme diacre et sous-diacre. Au prône, M. l'abbé C. Maillard, curé de la paroisse, souhaita la bienvenue aux Révérendes Soeurs Oblates, qui viennent prendre soin du Collège et préparer les jeunes garçons au Petit Séminaire. M. le curé annonça que le sermon serait donné par M. l'abbé L.-P. Gravel, le généreux donateur de cette magnifique cloche, qu'il bénit lui-même à l'issue de la messe.

Voici un résumé de ce sermon. M. l'abbé L.-P. Gravel développa ces deux points: la cloche est la voix de Dieu qui nous **parle** et qui nous **appelle**, et destinée à élever vers le ciel et nos esprits et nos coeurs.

L'Eglise, qui est une milice, a, comme l'armée, son signal, et ce signal ce n'est ni le clairon, ni le tambour, mais la cloche qui demeure sainte. Aussi l'Eglise ne se borne pas à bénir la cloche, mais comme les vases de l'autel elle la consacre par l'onction. De même que les vases sacrés contiennent la Sainte Eucharistie, la cloche, semble-t-il, renferme dans ses flancs d'airain la parole de Dieu qu'elle annonce. Cette voix de Dieu nous parle quand sonne l'Angelus, quand elle annonce le baptême d'un enfant, quand elle sonne la joyeuse volée du mariage — quand sonne le glas funèbre aux tintements lugubres qui demandent des prières pour l'âme des trépassés — quand éclate la foudre ou l'esprit des tempêtes.

Dieu nous parle par le son de la cloche, mais il ne faut pas qu'elle soit un airain sonnant, il faut qu'elle s'accorde avec la voix de Dieu. Il ne suffit pas d'écouter extérieurement le son de la cloche, il faut encore prêter l'oreille du coeur à cette voix qui nous parle. Heureuse l'âme qui, dans le son de la cloche, sait reconnaître la voix de Dieu. En ce sens être docile à sa voix c'est une grande chose, car c'est être fidèle à la grâce.

En second lieu, la cloche est la voix de Dieu qui nous **appelle**. Lorsque nous sommes plongés dans le sommeil, c'est la cloche qui nous réveille et qui chante cette parole de l'apôtre: "Réveillez-vous, vous qui dormez." Ou bien nous sommes dans nos maisons, dans nos champs, la cloche retentit, et dociles à ses accents nous disons avec Samuel: "Me voici, car vous m'avez appelé." La cloche, chaque matin, le midi, le soir, nous convie à la prière; mais dans la semaine, il est un jour où sa voix bien plus éloquente nous prêche le précepte du Seigneur: Les dimanches et fêtes tu garderas en servant Dieu dévotement. Elle nous convie à l'auguste sacrifice de la messe.

La cloche, c'est la voix de Dieu qui nous appelle. Si son principal office est de nous appeler, nous catholiques, à la prière, si la cloche de l'église paroissiale élève vers le ciel et nos esprits et nos coeurs dans les circonstances graves et solennelles, gaies ou tristes, de la vie chrétienne, ah! combien la cloche du couvent joue un rôle qui pour être moins étendu, moins solennel peut-être, néanmoins a la plus haute importance, car la cloche du couvent c'est la voix de Dieu qui nous appelle, mes chères Soeurs et mes chers enfants, au travail, à l'étude, à la prière. Elle règle votre vie, mais qui vit pour la règle vit pour Dieu, et c'est la cloche, — autre voix de Dieu, — qui tout le jour, du lever au coucher du soleil, vous appelle aux différents exercices destinés à vous perfectionner dans les voies saintes du travail et de la vertu. Elle retentit pour que la foi et la piété croissent dans vos âmes et dans les âmes de ceux qui entendent sa mélodie; elle unit sa voix aux vôtres, glorifiant Dieu, mêlant ses sons religieux à vos voix pures, ainsi qu'aux mille bruits de la nature.

O cloche du couvent, quand tu seras placée dans ton campanile qui t'attend là-bas, dominant cet édifice splendide, élevé pour la gloire de Dieu et de la patrie canadienne, sonne, sonne librement les hymnes d'adoration au Créateur; retentis comme la voix extérieure de ce séjour heureux, dont l'orgue est la voix intérieure, donnant le signal de la prière, du sacrifice, des chants sacrés, réglant le coeurs des journées, marquant l'heure du repos et l'heure du réveil, célébrant le Seigneur tout le long des jours, rassemblant tous les enfants de la même maison, comme la cloche paroissiale rassemble les habitants d'une même paroisse au pied du sanctuaire et les ramène joyeusement dans leur foyer.

"O cloche du couvent, tu es, toi aussi, la voix de Dieu qui nous **parle** et nous **appelle**. Retentis donc toujours à nos oreilles, comme un écho sublime de la voix divine. **Sonne**, sonne du haut de ton campanile, messagère de salut, pour nous annoncer **la paix** et les biens éternels: que ta voix se mêle à nos cantiques, aux jours heureux, dans ce couvent où règnent l'amour de Dieu, du travail, de l'étude et de la vertu, sous la conduite de saintes et dévouées religieuses. Il y a cent ans que des cloches pareilles à toi sonnent (dans toutes les parties du monde sur des maisons fondées par les Religieuses de Jésus Marie) des heures fécondes et où elles apprennent à la jeunesse la vraie science de la vie par l'école catholique.

Quand sur le déclin de la vie vous aurez fourni la carrière à laquelle Dieu vous destine, que ta voix aimée, ô cloche, vous ramenant, chers enfants, dans une reposante pensée, vers le passé, vers votre enfance, que ta voix aimée, ô cloche, se mêle et se confonde dans une même harmonie à cet autre tintement de cloche qui vous arrivera à votre dernière heure, je l'espère, comme le dernier bruit de la terre et le premier bruit du paradis.

Par une attention délicate pour leur généreux bienfaiteur, les religieuses firent graver sur la cloche les noms suivants:

Joseph, à la mémoire du Dr Joseph Bettez, grand-père maternel de M. l'abbé L.-P. Gravel; Jessie, à la mémoire de Jessie Bettez-Gravel; Louis, à la mémoire du Dr Louis Gravel; Pierre, en l'honneur du donateur de la cloche.

BRETONS A LA GUERRE

"Race de granit"

Que voilà bien la race bretonne, la plus nostalgique, peut-être, qu'il y ait de par le monde, et qui, partant en exil, portant en tout lieu sa soif d'infini, ne connaît d'autre refuge que le songe contre les platitudes ou les tristesses de la réalité!! Par quel mystérieuse transformation de leur être ces sentimentaux, ces nostalgiques deviennent-ils soudain si terribles dans la mêlée, foncent-ils sur l'ennemi avec cette ardeur sombre, tiennent-ils comme les bernicles de leurs rochers, sur les positions qu'on leur a confiées? C'est leur secret. Profondément religieux, pour la plupart, ils trouvent sans doute dans leur foi un réconfort moral. "Ceux qui craignent le plus les dieux, disait déjà Xénophon, sont ceux qui dans la bataille craignent le moins les hommes."

Mais la force de cette race, si changeante, si féminine pourtant à certains égards, naïve et raffinée, spirituelle et crédule, taciturne et passionnée, elle est surtout dans son sentiment de l'inéluctable, dans sa soumission, sans phrase, à la nécessité. Un Breton ne discute pas un ordre; il l'exécute. "On nous a mis là, c'est que nous devions y être; on nous a dit de tenir jusqu'à la mort, c'est que notre mort est nécessaire."

Il n'y a dans cette attitude ni vain étalage du stoïcisme, ni exaltation passagère de la fibre patriotique. Bien que David Hume les appelle "les plus guerriers des paysans français", c'est sans la moindre allégresse que les Bretons virent se lever sur le monde, comme une lune de deuil et de terreur, suivant l'expression d'un de leurs bardes, la face sanglante de la guerre. Même à travers le prisme de la poésie, la guerre ne leur apparaissait ni fraîche ni joyeuse, et ils estimaient plutôt, comme messire Bertrand, qu'elle est une chose "moult-grièvе" à laquelle on ne se doit résigner qu'après avoir épuisé tous les moyens de conciliation. En vérité, plus d'une bouche se crispa douloureusement parmi eux, le 1er août 1914, si pas un coeur n'y défaillit. Cette race courte, résistante, pareille à l'ajonc de ses landes, n'habite pas en vain depuis plus de deux mille ans au bord d'une mer blanchissante dont elle tire sa chétive substance et qui semble rouler un Dies irae perpétuel; sur son bout de roc battu des vents, elle est comme une antenne vivante, capte au vol les moindres prémissements et jusqu'au silence des étendues.

Quand le tocsin se propagea de clocher en clocher, l'après-midi du 1er août, il y eut comme un arrêt de respiration universelle: "Tout se tut, me disait une paysanne de Rospez, même les oiseaux." L'été sombra brusquement; une Toussaint anticipée descendait sur le monde, et des vieilles se demandèrent si c'étaient les vêpres des morts qui tintaient pour le dernier jour de la chrétienté.

"Jamais"

Le lendemain, par longues files qui encombraient les chemins creux de la Cornouaille et du Trégier, les premiers mobilisés gagnaient les stations voisines et s'y embarquèrent vers leurs dépôts. Ni chants, ni vivats, au démarrage du convoi. Plus tard, dans la griserie contagieuse des départs pour le front, j'ai vu passer des trains tumultueux, pavoisés comme des soirs de "pardon". Les hommes, sur un rime de plain-chant, martelaient le refrain d'un pauvre chanson galope apprise le matin même à la cantine du départ.

"Jamais les Allemands ne viendront
Manger la soupe des Bretons..."

Ils appuyaient sur le mot "Jamais", comme pour lui conférer la valeur d'un serment; en définitive ils l'ont tenu. Ils ont été pendant quatre ans partout où il y avait à recevoir des coups et à en donner. On les a vus à Charleroi et sur la Marne, sur l'Yser et en Artois, sur l'Aisne, sur la Somme et en Champagne; à Verdun, où l'ennemi, pour expliquer ses sanglants échecs devant Douaumont, alléguait la résistance opiniâtre des régiments bretons, "les meilleurs de tous", d'après la Gazette du Rhin et de Westphalie...

Les meilleurs? Ne donnons pas de rangs; n'établissons pas de préséances entre les contingents de nos diverses régions. Tous ont été admirables. Il suffit qu'en revendiquant la palme pour lui-même, chacun d'eux en particulier la décerne au contingent breton, comme ce Sénégalais qui disait à un soldat du 10e Corps, le soir des premières attaques de Champagne:

—Toi Briton? Briton y en a bon, Briton, li pas peur. Et, après une pause accordée à la réflexion, condensant sa pensée, dans une formule qui sauvegardait à la fois son amour-propre et la vérité, il dit:

— Briton comme Tirailleurs!

Oui, et Breton encore comme Chasseurs, Zouaves, Coloniaux qui sont pour la plupart d'anciens inscrits maritimes versés dans la "biffe". La Bretagne est une mère si féconde, qu'elle peut fournir à toutes les formations: dans quelle autre province trouvera-t-on dix frères Ruellan et onze frères Mercier sous les drapeaux??

La valeur du contingent breton, personne le conteste, non plus que son importance numérique. Mais il y a d'autres raisons plus profondes peut-être, et que le subtil génie d'une femme pouvait seul dégager, à cette sympathie universelle qui entoure le soldat breton. "J'ai toujours été attirée et retenue par ses secrets de francs-visages, écrivait Mme de Noailles. Dieu sait pourtant que nul homme de France ne m'est plus fraternel que ces compagnons; mais la Bretagne possède la poésie silencieuse qui teinte les beaux regards des soldats de chez nous."

"Quelques-uns"

Que cela est finement senti! "Ces Bretons, disait un officier, ils ont toujours l'air de demander pardon de ce qu'ils ont fait."

Tel ce Le Guennec, seul survivant de la garde du drapeau, et qu'il fallait réconforter, rassurer contre les suites de son acte héroïque, quand, après avoir erré pendant deux jours et deux nuits dans les lignes ennemies, il tomba d'épuisement, — comme le coureur du Marathon, — en remettant la chère relique à un Capitaine du 818e.

Ou tel ce Legars, lors des dernières attaques sur Château Thierry, tout nu, sous les feux croisés des Boches, traversait la Marne à la nage pour porter un pli de son commandant, puis revenait avec une réponse par le même chemin, dans le même équipement sommaire, et s'étonnait sincèrement qu'une action aussi simple eût pu lui valoir la médaille militaire.

Et, telle encore, — pour prendre cette fois un exemple collectif, — cette division bretonne, engagée à Verdun le 22 janvier 1916, et qui a battu les records de toutes les présences en première ligne. On l'avait peut-être oublié ou fini de croire, comme disait un loustic qu'elle faisait partie du paysage, car on ne la releva qu'au bout de six mois, quand l'effort allemand était complètement brisé.

Ainsi à travers l'espace et le temps, la race des Roland, des Du Gueselin, des Richemont, des Plelo des Cambronne, des Lambat, etc., demeure fidèle à son type historique et la première au feu. Elle est aussi, suivant l'expression magnifique d'un de ses chefs, le colonel de Malleray, "la race qui combat partout la dernière". Race de granit qu'aucun choc n'ébranle; et comme ces vieilles pierres grises de sa campagne qu'étoilent les lichens argentés, des orpins d'une rose si tendre, à la fois la plus farouche et la plus douce des races, celle qu'une pudeur invincible retient toujours de parler d'elle et que Shakespeare semble avoir incarnée, dans son Troïlus éloquent par son action et sans langues pour les vanter". Celle dont un légionnaire de l'Uruguay, qui l'avait vu à l'oeuvre, disait au Commandant Jacob: "Je ne veux point retourner en Amérique sans avoir visité la contrée mystérieuse qui enfante de tels hommes."

Et cet enthousiasme inspiré par les soldats bretons à un étranger qui combat sous nos drapeaux, cette ferveur de dévotion pour leur pays sont peut-être le plus bel hommage que l'héroïque province ait reçu depuis la guerre.

Chanteclair.

PAUL-EMILE LAMARCHE

Souvenirs

(Suite de la page 1)

Seules le laissèrent indifférent celles qui furent des appels à son appétit, des excitants pour son ambition. Celles-là s'émoussaient sur sa rigide conscience; les autres, j'en suis certain, firent souvent saigner son coeur. Et, la crise du Kéwatin passée, Lamarche succomba sous la tâche; il s'affaissa sous le fardeau trop lourd.

La maladie le terrassa et une congestion cérébrale le conduisit aux portes de la mort. Il ne recouvra jamais par la suite ses forces de naguère.

A ce moment la question navale pointait à l'horizon du Parlement. Des vingt-trois farouches nationalistes élus, une mince demi-douzaine avait tenu sur la question scolaire, et de nouvelles défections s'annonçaient imminentes.

Lamarche, cloué à l'hôpital, se mourait, et déjà les journaux adversaires insinuaient à une défaite de sa part pour masquer une trahison.

Il me fit appeler à son chevet et j'accourus de Québec.

Je verrai toujours sa pauvre tête brûlante de fièvre, dans laquelle flambaient comme des braises ses grands yeux, où toute l'énergie de son être semblait réfugiée.

Il pouvait à peine parler, mais, prenant ma main, il me dit d'un souffle haletant: "Je t'ai fait venir: tu vois, je suis malade, bien malade..., mais je ne suis pas un lâche! Voilà le débat de la marine; je ne pourrai parler..., mais je veux voter. Promets-moi, sur ton honneur, que, quand le vote approchera, tu viendras me chercher, tu me transporteras à Ottawa, sur une civière s'il le faut, pour que j'aille enregistrer mon vote...!" Je lui dis de ne pas penser à cela; de se rétablir; que personne ne pouvait le soupçonner; qu'on le connaissait trop; qu'un semblable risque pouvait le tuer. — "Promets-moi, jure-moi", dis-il en crispant sa main sur la mienne. La gorge serrée, je le lui jurai, et il retomba épuisé sur son oreiller.

Dieu merci! je n'eus pas à exécuter mon serment.

Les Communes ont souvent depuis revu Lamarche, vaillant physiquement comme il l'était toujours de coeur.

Il put devant elles réaffirmer sa foi nationaliste, défendre le droit opprimé et couvrir de son talent si grand, et de son caractère si élevé, les petits, les faibles de sa langue, et souffrant pour elle.

On sait l'impression que produisaient ses discours à la Chambre: les tribunes remplies, les députés anglais tous à leurs sièges, attentifs, charmés et presque entraînés par sa logique éloquente, tandis que les transfuges courbaient leurs têtes blafards sous ses paroles vengeresses.

Hélas! ce n'était qu'un sursis, et, malgré son extérieur de force, la mort le guettait. Il vient de succomber, victime encore une fois de son sens de l'honneur, de sa notion scrupuleuse du devoir.

Devant sa jeune tombe ses adversaires se découvrent avec respect; pour le Canada français sa perte est un désastre national; pour nous qui l'aimions encore plus peut-être que nous ne l'admirions, nous restons stupéfiés, atterrés.

Devant une mort aussi stupide on se prend à désespérer. A l'heure où notre race a besoin de tous ses fils, de tout leur dévouement, de toute leur pensée, de leur attention constante, Dieu la délaisserait il que la mort lui ravit un de ses plus nobles, un de ses plus utiles enfants!

Mais non, l'âme de Paul-Emile Lamarche n'est pas morte et elle combattra encore pour le pays qu'elle a tant aimé.

Et je pense au jour où un autre patriote nous recevait chez lui, Lamarche et moi, à Saint-Boniface.

La veille, dans un banquet, devant cinq mille personnes, presque toutes d'une autre langue et d'une autre religion, Lamarche avait, une fois de plus, fièrement revendiqué nos droits et clamé la justice.

Le lendemain, pendant que d'autres collègues du député de Nicolet, terrés à Winnipeg, n'osaient traverser la rivière Rouge, de peur que sa couleur ne se réflétât en honte sur leur front, nous étions allés saluer le grand blessé du Manitoba.

Celui-ci serra Lamarche sur son coeur, et, les yeux pleins de larmes, il le bénit.

Cette bénédiction fut la seule récompense qu'eut Lamarche dans sa vie politique.

Elle en vaut bien d'autres!

Ce doit être Mgr Langevin qui est venu au-devant de lui pour lui ouvrir les portes éternelles et poser sur sa tête la couronne promise à ceux qui ont souffert pour la justice.

De là-haut, connaissant nos faiblesses et voyant notre indignité, ils ne nous abandonneront pas, puisque la Divine Pensée a voulu que ce fussent nos mains débiles qui dussent recueillir pour le porter au combat le drapeau d'honneur que la mort seule a pu leur arracher.

Comme Mgr Langevin, Lamarche n'est plus avec nous; mais — "**defunctus adhuc loquitur**", — mort, il parle encore. Sa trop courte vie demeure comme un exemple, comme un lumineux enseignement.

Le coeur étreint du poids de toute notre peine, nous nous inclinons devant l'arrêt du divin Maître, rappelant à lui le bon ouvrier; brisés de l'avoir perdu, mais fiers de l'avoir connu, nous garderons pieusement sa mémoire. Qu'il fasse du haut du grand ciel que nous puissions, chacun dans son humble sphère, continuer l'oeuvre dont l'exemple de sa vie a tracé le droit sillon et sa parole jeté la semence féconde.

Armand Lavergne.

Québec, le 13 octobre 1918.

L'uniformité des livres.

Nous l'avons, ici au Manitoba, et l'on sait quel fiasco, en somme, c'est. Ne voilà-t-il pas que l'on fait une nouvelle tentative pour la faire adopter par le Québec? A ce propos, M. le curé Baillargé, de Verchères, dans un vigoureux petit communiqué aux journaux, crève d'épatante façon cette vessie de l'uniformité et surtout cette autre vessie de l'économie, sur laquelle on l'assoit. Voici:

"Dans une espèce de "Communiqué" aux journaux, relatif à la prochaine réunion de l'Association d'Education du Dominion, nous lisons:

"On y discutera aussi l'uniformité des livres de classe; ce qui évitera des dépenses de plusieurs milliers de dollars à ceux qui sont obligés de payer des taxes."

Tiens! La question est déjà résolue! Nous aurons l'uniformité des livres dans tout le Canada. Que cela va être amusant! Et puis, ceux qui paient des taxes vont épargner des milliers de dollars.

Des milliers de piastres épargnées, voilà l'idéal à réaliser!

Il ne s'agit pas de savoir si l'uniformité a des inconvénients.

Il ne s'agit pas de savoir s'il sera facile de remplacer le livre unique, par un autre, fût-il dix fois meilleur.

Il ne s'agit pas de savoir si les ayant cause choisiront le livre qui est réellement le meilleur.

Il ne s'agit pas de savoir si les mêmes seront indifférents à certains intérêts dans la librairie du coin.

Il ne s'agit pas de savoir si les experts en pédagogie blâment ou non cette innovation.

Il ne s'agit pas de savoir si l'intelligence se féconde mieux par le livre unique.

Il ne s'agit pas de savoir s'il y a différence de mentalité entre les diverses provinces.

Il ne s'agit pas de savoir si les filles et garçons s'accommodent aussi bien du même livre.

Il ne s'agit pas de savoir si le livre unique convient aussi bien à la campagne qu'à la ville.

Il ne s'agit pas de savoir si une question de formation intellectuelle réclame des procédés intellectuels.

Il ne s'agit pas de savoir si la pédagogie se chauffe de tout bois.

Il ne s'agit pas non plus de savoir si l'uniformité donne, ou non, son coup de mort à l'émulation.

Il ne s'agit pas davantage de savoir s'il y aura progrès ou recul.

Il s'agit d'épargner quelques milliers de piastres: donc, fermons les yeux, fermons la bourse.

Vive la piastre! donc, vive l'uniformité!"

A PLUS TARD

La soirée organisée par les Dames Patronnesses, au profit des Orphelines, qui était annoncée pour la fin de ce mois, est remise à plus tard, pour répondre au désir de la loi qui défend les réunions publiques en vue d'enrayer chez nous l'épidémie qui sévit dans l'Amérique.

Autour de la Ferme

[illegible] TOUS VOS [illegible] OU VOS TAXES [illegible]?

(Suite)

Corrigeons d'abord une erreur typographique. On nous fait dire ce qui suit:

"Une bonne vache, parvenue à son plein développement, doit "donner au moins dix mille livres de lait et 250 à 500 livres de "matière grasse durant l'année, c'est-à-dire durant une lactation de "six mois."

Ce n'est pas six mois qu'il fallait écrire, mais dix mois.

Répondons maintenant à la deuxième question posée dans notre article de la semaine dernière:

2o.—Comment s'y prendre pour faire donner à la vache laitière les plus grands profits possibles?

Les plus grands profits seront obtenus dans la mesure où l'on donnera à la vache une nourriture convenable, et les soins voulus.

Avant d'aller plus loin, remarquons d'abord une chose qui a son importance, car il ne faut pas travailler contre nature: nous aurions toujours le dessous. Il n'y a pas de vache assez bonne laitière pour donner une grande quantité de lait si elle n'est pas convenablement nourrie, c'est indubitable; mais, ce qui est également vrai, c'est qu'il n'y a pas de nourriture assez bonne pour faire donner une grande quantité de lait à une vache qui est pauvre laitière. Et ceci est un point de très grande importance; celui qui veut soigner son troupeau avec économie et profit ne doit jamais le perdre de vue, car on ne doit augmenter la ration que dans la mesure de l'augmentation du lait, et cesser d'augmenter la ration de la vache laitière dès le moment qu'elle cesse d'augmenter sa production de lait: c'est le signe qu'elle a atteint sa limite de production.

Autre point d'une grande importance: le cultivateur doit produire tout ou à peu près tout ce qui est nécessaire pour nourrir ses vaches. S'il achète il fait faire au commerçant des profits qu'il devrait garder pour lui-même et paye parfois fort cher des nourritures qui ne donnent pas toujours les meilleurs résultats.

Ce serait abuser de l'espace du journal et de la patience des lecteurs que de traiter dans cette série d'articles de toutes les nourritures susceptibles de produire du lait; nous nous contenterons de mentionner certains genres de nourritures qu'il faut donner à la vache laitière pour en obtenir les meilleurs résultats.

Il faut premièrement une nourriture juteuse; nous l'aurons par l'ensilage, les légumes, les grains coupés verts. La vache laitière peut manger une grande quantité de ces différentes nourritures dans l'espace de 24 heures; c'est la première condition d'une forte production de lait.

Il faudra de plus des nourritures riches en protéines et en matières grasses. La luzerne, la moulée d'avoine, ou encore un peu de fleur de lin donneront à la vache laitière de quoi se tenir en bon ordre tout en donnant au lait les matières grasses nécessaires.

De l'eau pure en abondance, du sel au gré des vaches, sont aussi indispensables à une forte production de lait.

Voilà pour la nourriture. Quant aux soins à donner, voici les principaux:

(a) Traiter la vache avec douceur.

(b) La traire à des heures régulières.

(c) Ne pas la laisser dehors exposée au froid et à la pluie d'automne.

(d) L'hiverner dans une étable confortablement chaude, bien éclairée et bien ventilée.

La réponse aux deux autres questions fera l'objet de notre prochain article.

I. VILLENEUVE,
Instructeur agricole, Département d'Agriculture, Winnipeg.

P. S.—Je n'ai pas besoin de dire que je me ferai un plaisir de répondre aux consultations que voudront bien m'envoyer mes amis les cultivateurs, et que mes services sont absolument gratuits.—I. V.

LES EXPOSITIONS AGRICOLES

Les concours et expositions agricoles jouent un grand rôle dans l'éducation des cultivateurs et du public en général. Ils ont pour but de stimuler le perfectionnement de tous les procédés de l'exploitation agricole et, en outre, de mettre les visiteurs au courant de ces procédés. Plus pratiquement ils seront organisés, plus considérables en seront les résultats.

L'expérience a démontré l'influence heureuse des concours d'animaux sur l'amélioration de notre cheptel vivant.

Les pouvoirs public et les associations consacrent chaque année des sommes considérables à ces manifestations agricoles, horticoles, avicoles, etc., etc.

Quand elles sont bien comprises, toutes ont leur raison d'être, depuis le petit concours local jusqu'aux grandes expositions universelles où l'on compare la situation de l'agriculture dans tous les pays.

On a critiqué avec raison certains concours dans lesquels l'amateurisme dépassait la mesure, et où l'on perdait ainsi de vue le but principal.

Toute exposition, tout concours agricole, doit viser directement à provoquer une progrès sur un ou plusieurs points déterminés.

Dans les expositions, un classement rationel et méthodique est nécessaire.

Quand le programme est étendu, on recourt à la division en sections, ce qui permet la constitution de comité spéciaux, composés de personnes compétentes, auxquelles on laisse toute initiative.

L'exposition doit être disposée avec goût, être attrayante, tout en restant le plus possible instructive.

Tous les objets exposés doivent porter des étiquettes explicatives, en grands caractères, indiquant leur usage, leur prix et au besoin un certain nombre d'autres renseignements spéciaux.

Comme le visiteur ne prend pas volontiers de notes, il est de l'intérêt de l'exposant de lui fournir des imprimés instructifs.

Le catalogue d'une exposition ne peut être une simple énumération des objets exposés; il doit donner à leur sujet des renseignements sommaires. Un catalogue bien compris, bien présenté, orné d'illustrations judicieusement choisies, devient un livre instructif pour le visiteur.

Une exposition agricole importante sera complète par un bureau de renseignements pour les visiteurs; dans chaque section, des spécialistes seront chargés de donner des explications.

Rien n'est aussi utile que la mise en oeuvre du matériel exposé. Cela se pratique surtout pour la laiterie et pour l'économie domestique, dont les démonstrations et les expériences obtiennent un grand succès et attirent beaucoup de monde.

Il est indispensable aussi de disposer d'un terrain qui permet de montrer le fonctionnement des charrues, des herses, des semoirs, etc. En Angleterre et en Allemagne, cette méthode est parfois appliquée dans les grands concours généraux, où elle constitue toujours un des éléments les plus importants de succès.

Les instruments nouveaux sont soumis d'abord à des essais dont les résultats sont publiés au moment de l'ouverture de l'exposition; manière de faire très rationnelle puisqu'il est impossible d'apprécier des instruments à simple vue, sans les avoir expérimentés.

Dans les expositions allemandes, les jurys se servent d'échelles de points, et leurs décisions sont affichés sur chaque objet primé. De cette façon les intéressés peuvent se rendre compte des qualités et des défauts qui ont motivé le jugement. Par le fait, le jury est incité à remplir sa mission aussi consciencieusement que possible. Quant aux exposants qui n'ont pas réussi, les décisions du jury sont remises directement sans être livrées à la publicité, afin de les instruire sans les froisser ni les décourager.

Dans des concours d'une certaine durée, on ne doit pas négliger le contrôle du lait des vaches.

Les grandes écoles d'agriculture américaines mettent à profit les expositions pour exercer les élèves à juger les animaux domestiques. Ces élèves les apprécient avant le passage du jury, et comparent les points qu'ils avaient attribué aux animaux, avec les points décernés officiellement.

Les instituts d'enseignement [illegible] possédant des exploitations [illegible] exposent leurs animaux hors concours. Les résultats de divers systèmes d'alimentation [illegible] en relief par la présentation des lots d'animaux ayant reçu de telle ou telle ration dont on affiche la composition.

La direction des musées peut tirer parti des concours agricoles en y transportant des collections utiles; de leur côté, les administrations de l'agriculture ne peuvent jamais négliger d'y montrer quels services elles sont en mesure de rendre aux cultivateurs.

Les expositions agricoles ne doivent pas s'adresser exclusivement aux fermiers, mais il est hautement désirable que les fermiers en profitent également.

Parmi les méthodes d'expositions les plus instructives, il y a lieu de signaler celle qui consiste à présenter au visiteur tous les objets dans le cadre réel du milieu auquel ils sont destinés. Cette méthode a été appliquée à Liège, en 1905, par le Comité de la classe 35, sous la présidence de feu le sénateur Dumont. Dans le même ordre d'idées, on a construit à l'exposition de Jamestown en 1907 une ferme-école pour enfants.

De Wuysts.

(L'Enseignement Agricole.)

En Province

OAK LAKE

Par mesure de prudence contre la grippe espagnole, les églises et l'école du village ont été fermées, vendredi le 18 courant, justement le jour de la fête de saint Luc, évangéliste et patron des médecins. Belle inspiration.

* * *

M. le Curé est allé à Virden, comme d'habitude, le troisième dimanche du mois, et là, tout est ouvert comme dans le bon vieux temps. En gens pratiques, cependant, les églises et édifices publics ont été désinfectés.

* * *

On rapporte un grand nombre de cas de grippe espagnole sur la réserve indienne, et l'on constate avec peine quelques décès.

* * *

Belle terre à vendre à 5 ou 6 milles au nord du village et de l'Assiniboine, à conditions favorables. Le nord de l'Assiniboine, ici, est considéré comme une sorte de "terre promise". Pour plus amples informations, s'adresser à M. Thomas Harvey, propriétaire, ou à M. le Curé.

* * *

Baptêmes

Richard-Emile Emond, enfant de George Emond.

Marie-Reine-Delmina, enfant de Wilfrid Langevin, de Virden, Man.

* * *

M. le Curé est allé dire la messe à Lenoré, lundi dernier.

* * *

A l'église Saint-Athanase, on parle de numéroter tous les lots du cimetière. M. le Curé est aidé dans ce travail de M. James Andrew, N.P., et de M. Amédée Vachon. Tous ceux qui réclament des lots voudront bien s'adresser à M. le Curé, avec les titres requis. La carte sera encadrée avec les noms des propriétaires de lots.

VALPOY

Ecole de Lamennais

A l'exposition des garçons et des filles, les élèves de l'école de Lamennais n'ont pas été les derniers à remporter des prix. L'activité des élèves a été une fois de plus prouvée par le résultat de leurs exhibits.

Mlle Jeanne Gadal a remporté un premier prix pour poules "Plymouth Rock", un cinquième prix pour [illegible] White, un deuxième prix pour broderie [illegible] à [illegible]; Mlle [illegible] [illegible], un [illegible] prix pour couture et [illegible] au crochet; Mlle [illegible] Neff, un [illegible] prix pour broderie anglaise; Mlle [illegible] [illegible], un [illegible] prix pour broderie à l'aiguille.

Nous sommes heureux féliciter leur institutrice, Mlle Gabrielle Trottier, pour le beau succès remporté par ses élèves.

ABBEVILLE

Le R. P. Péran, O.M.I., aidé des dames de la paroisse, a organisé, afin d'aider à la construction d'une église, un bazar qui s'ouvrira le 17 novembre et durera trois jours. On y servira chaque jour le dîner et le couper. Tous sont invités.

RUSES D'ESPIONS

D' "Excelsior":

Un avion allemand camouflé en appareil français, ou plus simplement un avion français conduit par un pilote allemand transporte au-dessus des lignes, dans une région peu habitée, un espion grimé soit en paysan soit en officier français.

L'espion atterrit. L'appareil reprend son vol. L'espion sait admirablement notre langue. Il recueille dans la contrée tous les renseignements qui lui sont nécessaires. Il note ce qu'il voit, ce qu'il entend.

Au bout d'un certain temps, à telle date, à telle heure de la nuit, il se rend dans un lieu déterminé. Il envoie vers le ciel un signal lumineux. Un avion allemand qui guette cette lueur pique vers le sol, reprend l'espion, l'emporte. Le tour est joué.

"LE TERROIR"

Le deuxième fascicule de cette intéressante revue vient de paraître

Le deuxième fascicule du "Terroir", organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, vient de paraître, et ce numéro ne le cède en rien en intérêt au premier dont on sait le succès.

Ce deuxième fascicule comprend un superbe travail sur les banques par M. Jos.-S. Blais, inspecteur général de la Banque Nationale; un article sur les problèmes de l'après-guerre, par M. G.-E. Marquis; Un savant de chez nous, Provencher, par M. Geo. Maheux, entomologiste de la province; un article sur Pamphile Lemay, par Jean Sainte-Foy, et les échos de la Société.

Ce numéro, contenant 48 pages de matières variées et intéressantes, ne se vend que 10 sous, et l'abonnement au "Terroir" n'est que de $1.00 par année.

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole

Mardi soir, 22 octobre

No 1 Nord déchargé	$2.24½
No 2 Nord déchargé	2.21½
No 3 Nord déchargé	2.17½
No 4 Nord déchargé	2.11½
No 5 Nord déchargé	1.99½
No 6 Nord déchargé	1.90½
Fourrage, déchargé	1.78

AVOINE

2 C. W., déchargé	$ 86
No 3 C. W.	.82½
Fourrage, Extra No 1	.82½
Fourrage 1	.80½
Fourage 2	.77½

ORGE

No 3 C. W.	$1.00
No 4 C. W.	[illegible]
Fourrage	[illegible]
Rejeté	[illegible]

LIN

No 1 C. W. déchargé	$3.19½
No 2 C. W.	3.16½

SEIGLE

C. W.	$1.57

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

"Inspecté" veut dire inspecté par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

"Steers."—

Excellent	$12.00 à $13.00
Bons	$11.00 à $12.00

"Feeders".—

De choix	$8.50 à $9.00
Bons	$6.50 à $7.00

"Bulls".—

Excellents	$7.00 à $7.50
Ordinaires	$5.50 à $6.00

"Oxen".—

Excellents	$8.50 à $9.00
Bons	$6.50 à $7.50
Ordinaires	$4.00 à $5.00

Vaches.—

Excellentes	$8.00 à $8.50
Bonnes	$6.50 à $7.50
"Canners"	$4.50 à $5.00

Taures.—

Excellentes	$8.50 à $9.00
De choix. 'Stockers'	$6.50 à $7.50
Bonnes	$6.00 à $7.00

Cochons.—

Choix	$18.00
Lourds	$12.00 à $13.00
Truies	$11.00 à $12.00
"Stags"	$7.00 à $9.00

Moutons.—

Agneaux	$13.00 à $14.50
Moutons	$12.00 à $12.50

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

De la campagne, Caisses retournées	$ .39
Du gros au détail	.42

Beurre.—

Crêmerie	$ .45
De ferme	.40

Fromage—

A la fromagerie	$ .21

Viandes—

Boeuf	$ .24
Veau	.22
Mouton	.27
Porc	.27
Bacon, Flanc	.42

Patates—

Le boisseau	$ .75 à $ .80

Volailles—

Poulet	.35
Poule	.28½
Canards	.25
Oies	.25

Gruau—

Sac de 80 livres	$4.50

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant. Au char.

Five Roses. Sac de 98 liv.	$5.42½
Five Roses. 2 de 49 liv.	5.48
Five Roses. 4 de 24 liv.	5.58
Purity. Sac de 98 liv.	5.42½
Purity. 2 de 49 livres	5.48
Purity. 4 de 24 livres	5.58
Royal Household. 98 liv.	5.42½
Royal Household. 2 de 49	5.48
Royal Household. 4 de 24	5.58

Alimentation—

(Prix des meuneries.)

Avoine. La tonne	$58.00
Seigle. Le sac	$5.50

	Son	Gru
Winnipeg	$30.80	$35.80
Portage	$30.80	$35.80
Brandon	$30.00	$35.00

Ces prix sont ceux du gru et du son en sac. Libre, c'est $6.00 de moins la tonne.

Sucre—

Granulé. Extra	$9.50 à $10.15

C'est le prix au baril, au sac de 100 livres, 5 sous de plus en poudre, boîte de 60 livres, 20 sous de plus qu'au baril; en gros pains, boîte de 100 livres, la même chose qu'au baril.

Foin—

"Timothy" No 1	$[illegible]
"Timothy" No 2	[illegible]
"Red Top" No 1	[illegible]
"Red Top" No 2	[illegible]
Upland No 2	[illegible]
Midland No 2	[illegible]
Paille	[illegible]

LA GUERRE

LE FRONT ENNEMI EST ENFONCE UN PEU PARTOUT

Elle atteint Le Chat

Londres, 16. — La seconde armée anglaise combattant en Flandre a atteint Le Chat, sur le chemin Courtrai-Ingermeyer, et a pris les villages de Gulleghem et Heule. Les Anglais ont atteint les limites de la ville de Courtrai.

Menin est pris par nos troupes

Londres, 16. — Dans les Flandres, les Anglais ont capturé la ville de Menin, un centre très important de chemin de fer, à quatre milles environ au nord-ouest de Tourcoing.

Les troupes alliées combattant dans les Flandres sont maintenant à moins d'un mille de la ligne de chemin de fer Courtrai-Thourout.

Thourout tombe à son tour

Avec les armées alliées en Belgique, 16. — La ville belge de Thourout a été capturée par les Alliés.

Thourout constituait une importante position stratégique et un centre vital de transport, sur lequel était assise une grande partie du système de transport allemand.

* * *

C'est une poussée

Quartiers généraux anglais en France, 16. — Depuis dimanche matin huit divisions allemandes ont été complètement désorganisées dans les Flandres, et il est tout probable que plusieurs autres divisions tenues en réserve ont eu grandement à souffrir. Ce ne fut pas une bataille avec des objets limités, mais plutôt une poussée. La résistance fut acharnée en certains endroits, mais nulle part désespérée. On annonce qu'il faudra considérablement augmenter le nombre des prisonniers faits et la quantité du butin pris.

On a trouvé la ville de Roulers pratiquement non endommagée. Les sapeurs français ont découvert de nombreuses mines et en ont coupé les fils.

Entre Lens et Armentières, les mouvements de l'ennemi indiquent qu'il va opérer une autre retraite. Les nouvelles de toutes les parties du front sont bonnes.

* * *

10,000 prisonniers

Avec les armées alliées en Belgique, 16. — Les Anglais, les Français et les Belges ont fait, au cours de leur dernière offensive commencée lundi, plus de 10,000 prisonniers et pris plus de 100 canons.

La ligne franco-belge va maintenant de Handzaème à Peereboom, à Borne, à Thourout, de la route Courtemarck à Helle, à Leerbousch, à Drievwegan, à Gitsburg, à Beveran, à Zuidhoek. A l'est du canal Roulers-Lys, elle passe par Iseghem, Pischmolens, et les troupes alliées ont atteint les limites de Lendeleede.

Sur les 10,000 prisonniers faits hier, 6,000 ont été faits par les Belges.

L'avance en Champagne

Paris, 16. — Les troupes françaises au nord de Laon et en Champagne ont opéré de nouvelles avances importantes, dit un communiqué officiel d'hier soir. La route de Grandpré-Vouziers, en Champagne, est maintenant aux mains des Français. On a fait 800 prisonniers au cours de la bataille.

Le général Gouraud a renouvelé ses attaques hier, au nord-ouest de la forêt d'Argonne, traversant l'Aisne et prenant Olizy et Thermes, à l'ouest de Grandpré. Les Allemands ne possèdent plus que deux lignes de chemin de fer pour approvisionner leurs armées. Les positions alliées le long de la Meuse sont dangereusement privées du pivot de Metz, duquel dépendent toutes les opérations allemandes de la partie ouest du front.

Dans leur retraite, les Allemands abandonnent d'immenses quantités de munitions, mais ils trouvent quand même le temps de dépenser de grandes quantités d'explosifs pour détruire les châteaux et autres édifices importants qui n'ont aucune valeur militaire.

* * *

Les Italiens prennent Durazzo

Rome, 16. — Les forces italiennes en Albanie, après avoir pris les positions austro-hongroises sur les hauteurs en face de Durazzo, ont pénétré dans cette ville, faisant de nombreux prisonniers et capturant du matériel de guerre, annonce le bureau de la guerre.

Vienne, via Londres, 16. — L'occupation de Durazzo par les Italiens est annoncée dans le bulletin officiel publié hier soir.

Douai chancelle

Londres, 16. — Au nord-est de Lens, les Anglais ont avancé dans la région de Haubourdin, et traversé au sud le canal de la Haute Deule, et pris plusieurs villages. La ville de Douai est virtuellement aux mains des troupes anglaises.

* * *

LA RETRAITE BOCHE S'ACCENTUE

Nouvelle offensive

Londres, 17. — Les Allemands ont lancé une contre-attaque au nord d'Hère et dans la région d'Haussy, au sud de Valenciennes et ont repoussé les Anglais dans la partie ouest du village.

Les forces du maréchal Haig ont lancé une nouvelle offensive, ce matin, sur le front de Bohain-Le Cateau, le long de la rivière Selle, au sud-ouest de Cambrai. Cette offensive a été suivie de progrès satisfaisants.

* * *

Les succès serbes

Londres, 17. — Les troupes serbes continuent à repousser les troupes austro-allemandes du sol serbe. Elles ont capturé la ville de Alexinatz sur la Morava, à quinze milles au nord-ouest de Nish, déclare un communiqué officiel serbe. Trente canons ont été capturés, au cours de la bataille qui s'est livrée autour de Nish.

Les montagnes de Kressibaba et d'Isstrebatz ainsi que le village de Zlatare ont été occupés.

La cavalerie française a pris Pirot, et les aéroplanes anglais bombardent Nish.

* * *

Les Italiens occupent Tirana

Rome, 17. — Les troupes italiennes combattant en Albanie, ont occupé Tirana, à dix-sept milles au nord-ouest de d'Elbasan, dans la journée de lundi, annonce le ministère de la guerre, aujourd'hui.

* * *

Dixmude est atteint

Paris, 17. — Les armées alliées combattant en Belgique sous les ordres du roi Albert, ont vigoureusement résisté aux attaques de l'ennemi, sur tout le front, et l'ont même forcé à reculer, est-il déclaré dans une revue officielle de la situation d'hier soir.

Le communiqué déclare: "Les Allemands ont reculé aujourd'hui. Malgré la mauvaise température, les troupes alliées ont fait une avance considérable. Nous avons atteint Keyem et balayé les faubourgs excentriques de Dixmude, à plus de trois milles au nord."

* * *

Les Américains avancent

Avec les armées américaines en France, 17. — Après avoir pris Grandpré, les Américains ont avancé, hier, leurs lignes à l'est et occupé Moulins-les-Pas. Ils ont pris le contrôle du bois des Loges, à un mille et demi au nord de Chevières. L'avance fut partout contestée désespérément, particulièrement durant la traversée de la rivière Aire. Les Américains ont pris une partie d'hier à consolider leurs positions au nord de St-Juvin.

* * *

Ils retraitent en toute hâte

Avec les armées alliées en Belgique, 17. — Les Allemands ont commencé une grande retraite sur le front nord de Belgique. La cavalerie française s'approche de Thielt, à sept milles du canal Gand-Bruges. Le canal n'est lui-même qu'à dix milles de la frontière hollandaise. La retraite ennemie est si rapide que les Français, les Anglais et les Belges ne peuvent se maintenir en contact avec l'ennemi.

Cette victoire belge est certainement une des plus importantes de la guerre. L'ennemi ne peut maintenant espérer garder la ville de Lille et les districts industriels de Tourcoing, Roubaix et Tournai.

* * *

Coutrai va tomber

Londres, 17. — La ville de Thourout a été capturée par les forces alliées au cours de leur offensive des Flandres et la chute de Courtrai ne peut tarder.

* * *

Berlin annonce une retraite

Berlin, 17. — Les forces allemandes dans le nord de la France ont reculé leurs lignes quelque part dans le district ouest et sud-ouest de Lille, annonce-t-on aux quartiers généraux.

* * *

L'avance belge

Avec les armées alliées dans les Flandres, 17. — Les Belges ont pris d'assaut la ville de Bonsbecque, à l'ouest de Wervicq et se battent maintenant dans les rues de Halluin, au sud de Menin. Ils ont atteint les limites de Harlebecke et pris Lichtervelde.

La population civile des villes de Bruges, Tourcoing et Roubaix a été évacuée et les Allemands ont déménagé leurs établissements militaires. Tous les sous-marins ont été en toute hâte sortis de la base sous-marine d'Ostende et on rapporte que toutes les bases sous-marines le long de la côte belge, sont ou abandonnées ou prêtes à l'être. Les divisions allemandes combattant dans les Flandres sont complètement exténuées et des prisonniers disent qu'ils combattent continuellement depuis le 8 août.

* * *

Dans Courtrai

Londres, 17. — Les forces anglaises ont pénétré dans Courtrai au cours de l'engagement d'hier, dit un bulletin du bureau de la guerre. Plus de vingt villages ont été capturés par les forces alliées au cours de la journée d'hier.

* * *

Les Français prennent Pirot

Paris, 17. — Les forces françaises sont entrées dans la ville de Pirot, en Serbie, d'après un rapport officiel reçu au bureau de la guerre. Pirot est près du chemin de fer situé entre Nish et Sofia, et se trouve à 12 milles de la frontière bulgare. Voici le texte du communiqué:

"Les troupes serbes ont pris les hauteurs au nord de Nish. Elles ont fait des progrès notables le long de la rive gauche de la rivière Norava (au nord de Nish) et ont capturé quatre canons. La cavalerie française est entrée dans Pirot.

* * *

LA GRANDE RETRAITE DES ALLEMANDS

Zeebrugges occupé

Londres, 18. — Zeebrugges a été occupé.

* * *

Bruges évacuée

Londres, 18. — Les nouvelles reçues aux quartiers généraux belges indiquent que la ville de Bruges a été évacuée.

* * *

Patrouilles belges dans Bruges

Avec les armées alliées en Belgique, 18. — Les patrouilles belges sont entrées dans Bruges et la cavalerie fait son oeuvre des deux côtés de la ville. Les canons belges font feu actuellement au sud de la ville.

* * *

Ostende est occupé

Avec les armées alliées en Belgique, 18. — Les Anglais ont occupé Ostende.

Le roi et la reine de Belgique sont entrés dans Ostende hier après-midi.

Ostende est une des deux bases sous-marines importantes, sur la côte belge. L'autre base est Zeebrugge, environ treize milles au nord-est d'Ostende.

* * *

Lille est dépassé

Avec les Alliés sur le front de Belgique, 18. — Les soldats anglais ont dépassé Lille au nord et au sud.

Les photographes officiels anglais et ceux qui pénétrèrent dans Lille furent reçus avec beaucoup d'enthousiasme par la population civile qui avait été laissée par l'ennemi en retraite. Lille est presque intact.

* * *

Les navires entrent dans le port

Londres, 18. — Les Allemands ont laissé le chemin libre sur tout le front des Flandres.

Les troupes françaises en coopération avec les forces anglo-belges ont pris Pitthem, Moulebeke et Winghem, en dépit d'une dure résistance.

En évacuant Ostende les Allemands laissèrent une arrière-garde dont quelques-uns furent pris et les autres fusillés.

Les navires de guerre anglais atterrirent à Ostende et les aviateurs belges prirent pied sur la Place d'Armes.

* * *

Retraite entre Laon et Cambrai

Paris, 18. — Les Allemands ont commencé une nouvelle retraite dans la région entre l'Oise et la Serre, entre Laon et Cambrai. Les troupes françaises s'avançant de Schery et de Choighy poursuivent l'arrière-garde allemande. Anguilecourt a été occupé par les Français.

Dans l'Argonne, les Français ont traversé l'Aisne près de Vouziers. Les engagements se continuent dans la région à l'est de Grandpré.

* * *

Gains des Français

Paris, 18. — Les Français ont fait des gains notables dans la région de l'Oise par la capture de Petit Verly et de Marchavenne.

Sur la rive droite de l'Oise les Français ont pris Mont Origny, et ils ont fait 1,200 prisonniers.

* * *

4,000 prisonniers

Londres, 18. — Plus de 4,000 prisonniers ont été capturés par les forces du général Haig dans leur offensive de Bohain-Le Cateau, hier, annonce le bureau de la guerre, aujourd'hui.

* * *

L'attaque anglaise

Avec les armées anglaises en France, 18. — Les Anglais ont rencontré une opposition considérable dans la région située au sud-ouest de Douai, mais le combat a cessé quelques heures après. Dans les environs de Lille, les troupes alliées ont avancé jusqu'à Roncq. La Lys a été de nouveau traversée au sud de Wulverghem.

Il y a eu peu d'opposition au nord et au sud de Lille, les Anglais ayant avancé depuis.

La quatrième armée anglaise a lancé une attaque de Le Cateau, vers le sud. Les contingents américains prennent part au combat. Les premiers rapports accusent des progrès en tout lieu contre les efforts désespérés des Allemands, qui ont été repoussés vers l'Oise. La rivière Selle a été traversée à St-Benin et la station a été capturée. Les derniers rapports disent que les alliés sont à l'est de la rivière et qu'ils avancent toujours.

* * *

Une nouvelle attaque

Londres, 18. — Les troupes anglaises sont entrées dans la ville de Douai hier, après avoir eu raison de la résistance ennemie sur la ligne du Canal de la Haute Deule.

Les Anglais et les Américains ont commencé une attaque sur un front de neuf milles au nord-ouest de Bohain.

Les Anglais ont pris la ligne de la rivière Selle, au sud de Le Château, établissant leurs positions au-delà de la ville, sur le chemin de fer. 3,000 prisonniers ont été pris.

* * *

Evacuation de Bruxelles

Amsterdam, 19. — L'évacuation de Bruxelles par les Allemands a déjà commencé, suivant M. Heinrich, député belge.

Voilà ce que le député aurait révélé au correspondant du **Nieuws van den Dags**, à Rosendaal, à la frontière hollandaise. Les soldats allemands et non la population civile évacueraient la capitale.

* * *

Les Alliés à la frontière hollandaise

Washington, 19. — Les patrouilles anglaises, qui prennent part à l'avance en Belgique, ont atteint la frontière hollandaise, en face de Bruges, dit-on, suivant les rapports reçus de bonne heure, par le général March, chef de l'état-major. La retraite des Allemands, dans la région de la côte belge, dit le général, augmente en étendue et en vitesse. Le territoire évacué, en 4 jours, mesure plus de 800 milles carrés.

Le général a déclaré au Sénat que plus de 2,000,000 de soldats américains sont allés outre-mer, jusqu'ici.

* * *

En retraite vers Gand

Amsterdam, 19. — Les troupes anglaises approchent de Sluis, à la frontière hollandaise, à 10 milles au nord-est de Bruges, disent les dépêches de Breskens. Les Allemands continuent à battre en retraite vers Gand.

* * *

La retraite ennemie continue

Londres, 19. — Plusieurs colonnes allemandes, nombre de canons et d'autos se dirigeant vers l'est passent à Sluis, ville située à la frontière hollandaise, à 10 milles au nord-est de Bruges. Les sentinelles allemandes ont abandonné leurs postes, sur le canal, à Sluis.

* * *

Avance victorieuse des Français

Pris, 19. — Les Français poursuivent victorieusement leur avance, au sud de Wassigny et à l'est de Guise, selon le communiqué officiel d'aujourd'hui. Ils ont atteint le canal de Sambre, sur un front d'environ 9 milles, au sud de Hannappes. Voici le texte du communiqué:

Durant la nuit, les troupes de la première armée ont continué leur victorieuse avance et refoulé en désordre les troupes qui ont tenté à tout prix de maintenir leurs positions sur la rive occidentale de l'Oise. Jusqu'à présent, les Français ont atteint le canal, de l'est de la forêt d'Andigny au nord de Hauteville.

Hannappes, Tupigny et Noyales sont entre nos mains, ainsi que d'autres villages sur le canal. Dans le cours des combats dans cette région, depuis le 17 octobre, nous avons fait plus de 3,000 prisonniers. Nous avons aussi capturé 20 canons, un grand nombre de mitrailleuses, du matériel de guerre important, y compris un train entier empli de munitions.

Sur le front de l'Aisne, nous avons balayé l'ennemi de la région entre le canal et l'Aisne, à l'ouest d'Attigny. Nous avons pris possession d'Ambly-le-Haut et avons fait des prisonniers.

Village capturé

Londres, 18. — En continuant leur offensive au sud du Cateau, les troupes du feld-maréchal Haig ont capturé le village de Wassigny, suivant le bulletin officiel d'hier soir.

Les Anglais ont capturé le village de Ribeauville, au nord de Wassigny, et sont aussi entrés à Bazuel, encore plus au nord. Dans les cours de la journée, ils ont fait plus de 1,200 prisonniers et pris quelques canons.

* * *

Coopération des Anglais et des Américains

Londres, 19. — Les Anglais continuent leur avance dans les Flandres, au nord du canal de la Sensée, dit le bulletin officiel d'aujourd'hui.

Au sud-est du Cateau, où opèrent les troupes anglaises et américaines, Bazeul et Mazinghien ont été capturés.

Les anglais ont avancé de plus de 6 milles, à l'est de Douai, et sont en contact avec les Allemands à l'est de Vred et du Catelet.

* * *

1,000 prisonniers

Avec les armées alliées en France et en Belgique, 19. — Au sud-est du Cateau, les troupes anglaises et américaines ont fait 1,000 prisonniers et pris 131 canons, et avancé d'environ 4 milles.

"LE CROISE"

Sommaire de la triple livraison: août, septembre et octobre 1918

Un symptôme. — Règne social du S. Coeur de Jésus. — Les idées directrices. — L'action française en Amérique. — Au service des intérêts français. — Rappels aux principes. — Presse Catholique. — Pour l'unité nationale. — Les campagnes du "Croisé". — La lutte contre la légion satanique. — La lumière dans les ténèbres. — Bibliographie. — Tableau d'honneur. — L'avis de nos correspondants.

Prix de l'abonnement au **Croisé**: personnel, $1.00 par an; collectif: 4 numéros, ou plus, à la même adresse, 50 sous chacun. Adresse postale: No 126, Casier, Québec.

* * *

Il faut faire les plus grands efforts pour obtenir que les fermiers du Canada augmentent l'étendue des terres en labourage cet automne. Un grand nombre de citoyens des villes possèdent de l'expérience dans le labourage, et ils pourraient rendre en ce moment des services des plus utiles.

L'AUTRICHE ESSUIE UN REFUS DE WILSON

Le président des Etats-Unis rejette l'offre de Vienne relative à la conclusion d'un armistice et à l'ouverture de négociations de paix. — Wilson ne demande plus seulement l'autonomie, mais la liberté des peuples soumis à la souveraineté autrichienne.

Washington, 19. — Le président Wilson a rejeté l'offre du gouvernement austro-hongrois relative à la conclusion d'un armistice et à l'ouverture de négociations de paix basées sur les principes énoncés par lui. Il a donné avis que l'autonomie des nationalités soumises à la souveraineté autrichienne n'est plus acceptable. Il leur faut la liberté.

Texte de la note

Voici le texte de la note américaine remise au ministre suédois à Washington:

"Monsieur,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre note du 7 courant dans laquelle vous transmettez une communication du gouvernement impérial et royal de l'Autriche-Hongrie au président. Je reçois instruction du président de vous demander d'avoir la bonté de transmettre, par l'entremise de votre gouvernement, la réponse suivante au gouvernement impérial et royal:

Le président juge de son devoir de dire au gouvernement austro-hongrois qu'il ne peut admettre les propositions actuelles de ce gouvernement à cause de certains événements de la plus grande importance qui, survenus depuis son discours du 8 janvier dernier, ont nécessairement changé l'attitude et la responsabilité du gouvernement des Etats-Unis. Au nombre des 14 propositions de paix formulées à cette date par le président, il y avait la suivante:

"X—Les peuples de l'Autriche-Hongrie, dont nous désirons voir sauvegardée et assurée la place dans le monde, doivent recevoir le champ le plus libre de développement autonome."

Depuis que cette phrase a été écrite et prononcée au Congrès des Etats-Unis, le gouvernement des Etats-Unis a reconnu l'existence de l'état de guerre entre les Tchéco-Slovaques et les empires allemand et austro-hongrois, et que le conseil national tchéco-slovaque est un gouvernement belligérant "de facto", investi de l'autorité nécessaire pour diriger les affaires militaires et politiques des Tchéco-Slovaques. Il a reconnu également, de la manière la plus complète, la justice des aspirations des Yongo-Slaves à la liberté.

Conséquemment, le président n'est plus libre d'accepter la simple "autonomie" de ces peuples, en tant que base de paix, mais est obligé de réclamer qu'eux et non lui soient juges de l'action du gouvernement austro-hongrois qui satisfera leurs aspirations et de la conception de leurs droits et de leur destinée à titre de membres de la famille des nations.

Acceptez, de nouveau, monsieur, l'assurance de ma plus haute considération.

(Signé) Robert Lansing."

* * *

Plus d'asthme. — Le remède du docteur J.-D. Kellogg contre l'asthme marque la fin de cette terrible maladie. Il met fin à la suffocation et à la difficulté de respirer. Il prémunit contre les attaques de nuit et permet de dormir et de reposer toute la nuit. On recommande beaucoup ce remède, mais on n'en peut connaître toute la valeur qu'en en faisant l'essai. Si vous souffrez de l'asthme, faites l'essai de ce remède et vous serez convaincu de sa grande valeur.

DE LA LECTURE POUR NOS SOLDATS

Tous les gens qui reçoivent à leur foyer des journaux français, tels que le "Devoir", le "Droit", la "Liberté", le "Manitoba" et autres, sont priés de les conserver et de les faire parvenir à la Maison Provinciale des Soeurs Grises, Saint-Boniface.

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

A vendre.—Un tracteur de 18x35 H. P. à gasoline et à l'huile, ainsi qu'un moulin à battre et une charrue à 6 oreilles pour chaume, et 6 oreilles à casser avec 12 pointes extras. Prix: $2,500. S'adresser à **M. Jos. A. Cormier, La Salle, Man.**

Bonne servante demandée. Bons gages. Pas de lavage si désiré. S'adresser à **Mme O'Connell, 637 avenue Bannatyne, Winnipeg.**

Institutrice demandée pour l'école Thibert, No 1740. Devra pouvoir enseigner l'anglais et le français, et avoir un permis d'enseignement ou un brevet de deuxième classe. Pour plus de renseignements, s'adresser à **Jos. Patenaude Thibert S. D., Guynemer, Man.**

A vendre.—Un poulailler modèle, 40 pieds par 12 pieds, un incubateur dernier modèle, pouvant contenir 230 à 250 oeufs; une machine à broyer les os, et aussi une nichée de 8 beaux chiens "Scotch Collies": 3 chiens $10 chacun et 5 chiennes $5 chacune. Ces chiens sont de race pure et ont 6 semaines d'âge. S'adresser aux **Révérends Frères Maristes, Saint-Pierre Jolys, Man.**

On demande pour magasin général de campagne commis avec expérience préféré, jeune homme ou jeune fille. Adressez-vous par écrit, mentionnant salaire demandé et l'âge, à **E. Graveline et Cie, Letellier, Man.**

SAINT-BONIFACE

Mardi matin a eu lieu en la cathédrale le mariage de M. Lalossière et de Mlle Nella Grégoire, fille de M. F. Grégoire.

* * *

On annonce le mariage prochain de M. [illegible], gérant de Winnipeg Church Goods, à Saint-Boniface, à Mlle [illegible], de cette ville.

* * *

Le soldat Edouard Chenier, fils de Mme Veuve Chenier, rue Aulneau, est en ce moment à l'hôpital en Angleterre, souffrant d'une blessure qu'il a reçue en combattant. Nous lui souhaitons prompt rétablissement.

* * *

Le docteur Laurendeau est revenu lundi soir de New-York.

* * *

Naissance.—Au No 170½, rue DesMeurons, samedi, le 19 courant, Mme Leveillé, née Ida Pelletier, une fille, baptisée Marie-Lucienne-Clara.

* * *

On nous dit qu'il s'est vendu dans les centres canadiens-français, depuis le printemps, un montant considérable d'actions de la Manitoba's Abattoir and Packers Ltd.

* * *

Les travaux de pavage de la rue Marion aux cours à bestiaux sont déjà passablement avancés, et l'on espère qu'une bonne moitié sera terminée avant l'hiver.

* * *

On est très occupé à la Manitoba's Abattoir. On abat une moyenne de 75 têtes d'animaux par jour.

* * *

Nos églises et nos maisons d'enseignement sont encore fermées, à cause de l'épidémie de l'influenza.

* * *

La distribution des prix et médailles qui devait avoir lieu ces jours derniers a été remise à plus tard.

* * *

La campagne qui se fait en ce moment pour recueillir des fonds pour l'Association d'Education a déjà rapporté des résultats très encourageants.

* * *

M. Alfred Brunelle, de Mayronne, Sask., est en voyage d'affaires à Saint-Boniface.

* * *

Elle raconte son expérience. Madame Birgit Holte, d'Atwater, Sask., nous écrit ce qui suit: "Par ma propre expérience j'ai trouvé le Novoro du Dr Pierre un très bon remède pour l'indigestion et pour rétablir un système fatigué." Ceci est l'expérience de beaucoup d'autres personnes, parce que ce remède herbeux bien connu n'a jamais failli à faire du bien; il règle l'estomac et fortifie tout le système. Ce n'est pas une médecine de pharmacie; des agents spéciaux le fournissent. Adressez-vous au Dr Peter Fahrney and Sons Co., 2501 Washington Blvd, Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

AVIS

Durant l'épidémie d'influenza, le Dr [illegible] donnera des [illegible]

[illegible] le soir, de 7 à 9 heures.



Le docteur Laurendeau, revenu avant-hier, d'un voyage à New-York.

LES EXEMPTIONS TEMPORAIRES

Ottawa, 19. — Il y a eu beaucoup de malentendus dernièrement autour de la proclamation lancée récemment qui dit que tous les hommes exemptés temporairement doivent s'adresser aux registraires de leurs districts pour faire prolonger leur congé. Mais c'est ici que l'erreur se glisse. Certaines gens ont dit que cela ne se rapportait qu'aux soldats qui font la moisson actuellement. Plusieurs lettres ont été envoyées aux fonctionnaires responsables, ces jours-ci, [illegible] et l'on craint que plusieurs personnes, se basant sur cette interprétation de la proclamation, ne se présentent trop tard à leurs registraires respectifs.

Le registraire, en publiant cet avis-là, voulait dire que tous les hommes qui ont reçu un certificat temporaire d'exemption devront faire viser leurs papiers avant que ceux-ci n'expirent.

LA CHASSE AUX CONSCRITS

Elle est suspendue tant que durera l'épidémie de grippe.

Montréal, 19. — Le directeur du service militaire à Ottawa a adressé le télégramme suivant à M. Arthur Sauvé, député des Deux Montagnes, en réponse à sa requête concernant la chasse aux conscrits récalcitrants pendant le temps de l'épidémie:

Ottawa, 15 octobre 1918.
A M. Arthur Sauvé, M.P.P.,
Ste-Scholastique, P. Q.

En réponse à votre télégramme du 14 courant, aucun ordre de se rapporter pour devoir militaire n'a été émis par le député registraire à Québec durant la semaine dernière et aucun ne sera donné tant que durera la présente épidémie. Votre affirmation que le recrutement continue n'est dès lors pas comprise. Je soumets une copie de votre télégramme au département de la milice pour prendre toute action qui sera jugée nécessaire. Si je puis faire quelque chose de plus, veuillez m'aviser, s'il vous plaît.

Le Directeur du Service Militaire.

PAS DE GREVE EN TEMPS DE GUERRE

Ottawa, 18. — Le sénateur Robertson a reçu de M. J. Murdock, vice-président de la fraternité des employés de convois de chemin de fer, une dépêche approuvant l'arrêt du conseil qui prohibe les grèves durant la guerre. "Dans les conditions actuelles le travail organisé peut obtenir un prompt règlement des justes demandes", dit-il.

M. Murdock suggère même que le premier violateur de l'arrêté du conseil soit traité sans atermoiements.

La grève des tailleurs n'est pas encore réglée, mais on s'attend à un règlement aujourd'hui ou demain.

LA GRIPPE DISPARAIT D'OTTAWA

Ottawa, 18. — La grippe paraît être sur son déclin ici. L'on croit qu'un millier de cas ont été guéris depuis deux jours.

La température est très saine, ce matin, et l'on espère un changement considérable dans la situation. L'organisation qui s'occupe de combattre la maladie ne continue pas moins ses efforts dans ce sens.

LE SUCRE SERA ENCORE PLUS RARE

Washington, 19. — Les restrictions sur le sucre seront encore plus sévères au cours des mois de novembre et de décembre. Ces mesures sévères seront prises dans le but de fournir tout le sucre dont les Alliés auront besoin. Le contrôleur des vivres a annoncé hier que le règlement accordant deux livres de sucre par mois à chaque personne sera mis en vigueur. La provision de sucre pour les manufacturiers, les restaurateurs et autres, sera aussi considérablement réduite.

L'ALCOOL EN ANGLETERRE

Les habitants des Iles Britanniques boivent beaucoup moins de spiritueux.

Londres, 19. — Avant la guerre, les habitants de ce pays dépensaient $800,000,000 par année, en spiritueux. Maintenant, ils dépensent $1,200,000,000. Mais, l'ivrognerie est moins de la moitié de ce qu'elle était en 1913. De lourds impôts pour dégrever le budget de guerre, et non une plus grande consommation, ont chargé l'addition. De fait, les excès d'ivrognerie ont diminué de 20 pour cent, et le rendement de l'effort national a énormément augmenté. Tout cela, a déclaré à la Presse Associée, lord d'Abernon, président de la commission de réglementation des spiritueux, est le résultat des règlements de guerre établis par le gouvernement.

Il y a fort à espérer, a ajouté lord d'Abernon, que le progrès accompli en matière de tempérance ne sera pas perdu et se continuera après la guerre dans le sens des restrictions adoptées pendant le conflit. C'est le parlement qui doit agir. Les règlements actuels tomberont en désuétude, un an après la guerre. Il est certain que le pays ne reviendra jamais aux conditions de l'avant-guerre. Suivant lord d'Abernon, les mesures limitant les heures de vente des spiritueux, la diminution de la proportion d'alcool des liqueurs enivrantes et de la bière, l'abolition de la traite, ont été acceptées plutôt dans un bon esprit. Il s'est produit peu de friction, dit le président de la commission de réglementation.

On s'est plaint du coût énorme de la boisson, mais c'est justement ce qu'il faut. Le bon marché encourage l'ivrognerie. La taxe sur la bière est 7 fois plus grande que voici 7 ans, et la taxe sur les spiritueux a également beaucoup augmenté. Il est clair que l'opinion publique ne souffrira pas le retour de l'ancien état de choses. On reconnaît que le système actuel offre une base acceptable par tous à la solution du problème.

En Angleterre, on dépense deux fois plus en spiritueux que pour le pain, et autant pour la viande. Après la guerre, le gouvernement espère recueillir de $500,000,000 à $750,000,000 par année au moyen des taxes sur les spiritueux, presque l'égal de tous les impôts sur le revenu, avant la guerre. L'Angleterre était renommée pour ses liqueurs fortes et les distillateurs craignaient que la dilution ne lésât grandement leurs affaires. Mais ils ont fait mieux qu'ils ne le pensaient. La quantité d'alcool dans la bière a été diminuée d'environ 2 tiers, et les spiritueux sont bien plus faibles qu'ils n'étaient.

VOTRE DERNIERE CHANCE

C'est aujourd'hui le 23 octobre; il ne reste donc plus à nos lecteurs que neuf jours pour profiter de l'offre si avantageuse que nous leur faisons de profiter de l'ancien prix d'abonnement à la "Liberté" et de payer leur abonnement un an, deux ou trois ans et plus à l'avance. Qu'ils se hâtent donc. Le 1er novembre le prix d'abonnement sera de deux piastres l'an. Nous n'accorderons plus aucun délai. Tout paiement de $1.50 fait le 1er novembre ou après le 1er novembre ne sera compté que comme un acompte sur l'abonnement de l'année qui sera alors de $2.00.